

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (au 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Du 1^{er} au 15: 25 fr. - 16 au 31: 18 fr. - 1^{er} au 15: 10 fr.
Étranger: Du 1^{er} au 15: 30 fr. - 16 au 31: 25 fr. - 1^{er} au 15: 15 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

• Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. • (NAPOLÉON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : Wagram 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCELSIOR-PA

Les pierres qui parlent : l'église de Sermaize, monument historique



Un décret officiel vient de classer l'église de Sermaize parmi les monuments historiques. Sermaize et Revigny ont cruellement souffert de la barbarie allemande. Le sanctuaire de Sermaize, intéressant témoignage de notre architecture religieuse des onzième et treizième siècles, a été presque entièrement ruiné. Les pierres qui pourtant restent debout gardent une tragique et poignante beauté : elles resteront, telles qu'elles sont, pour dire éternellement au monde le crime de qui les mutila.

LA MAIN DANS LE SAC

Les Grecs modernes ressemblent aux Grecs anciens beaucoup plus et beaucoup moins qu'on ne l'imagine ordinairement.

Ils leur ressemblent davantage, parce que les anciens n'étaient pas des héros tout d'une pièce. Le vieux Nestor donnait plus souvent des conseils de prudence que des conseils de témérité. Ulysse était probablement, dans les occasions, un brave militaire ; mais il est demeuré plus célèbre par la fertilité de ses ruses et, si l'on ose s'exprimer ainsi, par sa roublardise, que par sa vertu guerrière. Quelques-uns de ses tours le mèneraient aujourd'hui plus sûrement en police correctionnelle qu'à l'immortalité. Les jeux de société des anciens Grecs n'étaient pas toujours pratiqués aussi loyalement que la sévérité de nos mœurs occidentales l'exige depuis une centaine d'années. Bien des héros argiens ont corrigé la fortune, ni plus ni moins que de simples chevaliers de Grammont. Enfin, la conception même du courage était chez les anciens Grecs si particulière qu'ils semblaient quelquefois entendre par ce mot le contraire de ce que nous entendons.

Les mœurs se sont bien curieusement modifiées depuis trois mille ans. Les héros de l'époque préhistorique et même ceux de l'époque historique n'ont pas toujours envie de se battre. Quand cela, comme on dit, ne leur chante point, ils supposent que Pallas Athènes les saisis par leur abondante chevelure et les met dans l'impossibilité de céder à leur goût du risque.

Nous n'apprenons à personne que le vaillant Achille était léger à la course, et qu'il s'élançait, tantôt du côté de l'ennemi, tantôt de l'autre côté ; ni qu'il demeurait sous sa tente dès qu'il était de mauvaise humeur, et que cette mauvaise humeur est le sujet du poème consacré tout entier à sa gloire. Les vieux de la vieille ne restaient pas ainsi sous leur tente : c'est peut-être pour ce motif, entre autres, qu'ils furent

Les Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas.

Les Grecs modernes n'ont pas démerité : ils ressemblent à leurs ancêtres beaucoup plus que nous n'imaginons.

Ils leur ressemblent beaucoup moins, si on les considère sous la catégorie de la littérature (comme parlaient eux-mêmes les Grecs appointés par le baron de Schenk).

Je ne dis pas qu'ils aient moins de génie : je n'en sais rien. Je crains qu'ils n'aient le goût moins pur et moins classique. Napoleon ne pouvait pas comprendre qu'un homme aussi remarquable que « Monsieur Goethe » n'aimât point les genres tranchés. Les Grecs modernes semblent, comme monsieur Goethe, mêler un peu trop volontiers la note comique aux plus graves sujets. Et par exemple leur neutralité affectée je ne sais quoi de souriant, même d'un peu gamin, que les ombrageux Français trouvent tout à fait déplacé dans l'épopée de la guerre présente.

Nous n'ignorons pas que l'Iliade, à laquelle nous faisons tout à l'heure allusion, et l'Odyssée ne sont pas des poèmes aussi solennels qu'ils sont épiques. La naïveté des sentiments, du langage, et une aimable familiarité en font tout le charme. Mais cette familiarité même est toujours de bon ton, parce qu'elle se conforme encore à la dignité des événements. Je crains que ce ne soit le sens de cette dignité qui manque aux administrés de M. Gounaris, et peut-être à M. Gounaris lui-même. Cela est bien dangereux, car cette nuance est la seule qui distingue la Belle Hélène de l'Iliade et de l'Odyssée. Tous ceux à qui cette délicatesse échappe, l'opérette les guette, et voilà pourquoi les Français ne sont pas toujours très contents de leurs bons amis grecs. Ils ne veulent ni d'amis ni d'ennemis, ni de neutres que l'opérette guette. Ils pensent que ce n'est pas l'heure de rire.

« Monsieur Bridaine, vous êtes mon ami. » Vous êtes notre ami, monsieur Gounaris. Vous êtes notre ami, et cependant vous vous appropriez des sacs qui nous appartiennent, pour les revendre au Bulgare qui est votre ennemi héréditaire. Fût-ce cela est médiocre, à l'heure de la grande pillé de l'Europe, de la grande passion de l'humanité ! Vous me direz qu'à une heure pareille, même ce qu'on ferait de plus épique aurait sans doute l'air mesquin, et qu'après tout on fait ce qu'on peut. Soit. Nous passerions aux neutres, qui ne savent comment occuper leurs loisirs, des tours à la façon du Roi des Montagnes : nous avons plus de peine à leur passer des tours de Scapin. Si vous avez lu Molière, à défaut de Meilhac et Halévy, vous n'ignorez pas que la comparaison s'impose, ni que Boileau refusait de reconnaître l'auteur du Misanthrope dans ce sac ridicule.

C'est le ridicule qui nous choque, ce n'est pas nos sacs que nous plaignons, ni les trente-sept mille cinq cents francs qu'on dit que l'ennemi héréditaire vous les a payés. Ces trente-sept

mille cinq cents francs, à l'heure où tous les peuples qui ont un peu de tenue comptent par milliards, me rappellent un personnage de farce anglaise, qu'on a frustré de dix sous au début de la pièce, et qui répète toutes les deux minutes jusqu'à la fin du dernier acte :

— Rendez-moi mes cinquante centimes.
C'est tout son rôle. Un rôle en or, comme disent les gens de théâtre.

Abel Hermant.

Ce que l'on dit

En attendant...

Un bruit étrange arrive jusqu'à nous, comme on écrit dans les tragédies : le 2 avril dernier, dit une dépêche de Lausanne, Guillaume II était à Vilna, en grande représentation, accompagné de son bien-aimé fils Oscar, de son mal supporté Hindenburg, et d'une suite d'apparat... Visite pompeuse à la cathédrale, couronne déposée sur la tombe du roi lithuanien Vitaut, qui empêcha en 1410 les chevaliers teutoniques de recevoir une pile totale — entre parenthèses, ce n'est pas ce que ce monarque fit de mieux — enfin tous les petits amusements coutumiers du grand comédien.

Jusqu'ici, rien que d'ordinaire. Mais une délégation lithuanienne lui ayant présenté une pétition « couverte de nombreuses signatures » et demandant que son ancienne indépendance fût restituée à la Lithuanie, Guillaume se serait empressé d'accéder à ce désir et de désigner comme roi aux Lithuaniens... son fils Oscar !

Si la nouvelle est vraie, il y a là une plaisanterie qu'il importe de réduire à sa valeur. Les prétendus Lithuaniens qui seraient venus de la sorte se jeter dans les bras de l'empereur allemand ne peuvent être que des Allemands : les barons baltes qui, depuis cinq siècles, oppriment les véritables Lithuaniens, d'origine ou de langue slave. Depuis Pierre-le-Grand, et surtout Catherine II, cette aristocratie balte a trouvé le moyen d'étendre et de consolider ses privilèges, elle a réduit la population lithuanienne à une véritable servitude, et elle est restée germanique, tout en envahissant la bureaucratie pétersbourgeoise, qu'elle influençait, ou même dominait.

Aujourd'hui, le gouvernement russe s'aperçoit de son erreur. La défaite de l'Allemagne, le triomphe des Alliés marqueraient la fin de cette aristocratie germanique, le morcellement rapide de ses domaines : la Lithuanie appartiendrait aux Lithuaniens. On peut donc demeurer convaincu que ce sont ces Allemands qui demandent à être gouvernés par un prince allemand : eux seuls y ont intérêt, et ils ne sont qu'une poignée.

Pierre Mille.

On distribue actuellement, et pour rien, dans certains bureaux de tabac, voire même sur la voie publique, un cahier de papier à cigarettes sous couverture verte et noire, où figure ce poème (?) :

Cette tragédie sanglante qu'est la guerre,
Qui de cadavres comble nos cimetières,
Est le cruel moyen dont se servent les nations,
Pour faire triompher leurs égoïstes ambitions ;
Certaines masquent leur hypocrite pensée
En affirmant que c'est pour la civilisation.
O peuple, de cette chimérique vision,
Ce papier et ce canon
En sont l'ironique image
Car tous deux allumés
Envioient dans les nuages
Cette sublime illusion
Qui s'évanouit comme leur fumée.

Sous ces vers se trouve l'image d'un canon avec la mention : « Le Vengeur, fabriqué par Gaston d'Argy, Paris, fournisseur des manufactures de l'Etat. »

Nous restons perplexes.

On a raconté la mésaventure de ce jeune hobo-prussien qui, sous-officier automobiliste au service particulier du kaiser, eut à conduire, un jour, le maréchal von Hindenburg. Celui-ci, qui avait maintes fois chassé chez le père du jeune baron, reconnu bien son chauffeur ; pourtant, à sa descente de voiture, il tendit un pourboire. Comme l'autre refusait : « Quand on recherche des emplois tels que le vôtre, lui dit brutalement le maréchal, il faut savoir en accepter les grands et les petits profits. Prenez. »

Dans un cas semblable, un de nos grands chefs fit, lui aussi, une remarque ; mais celle-ci, bien française, si elle n'eut pas la rudesse germanique, n'en fut que plus mordante, étant fine et moqueuse :

Le général de C... aperçut, un jour, au volant

d'une auto mise à sa disposition, le jeune duc de... dont l'aïeul s'était illustré dans les guerres de l'Empire. Arrivé à destination, le général, qui connaissait fort bien son automobiliste, eut un sourire tout à la fois paternel et railleur, et en rendant le salut :

— Je vois, lui dit-il, que vous faites encore mieux que votre aïeul le maréchal ; lui, il savait conduire ses hommes ; vous, vous conduisez fort bien les généraux ! »

La 5^e série des Commentaires de Polybe rencontre le même succès que les précédentes séries de cette histoire au jour le jour de la Guerre mondiale, qu'écrit Joseph Reinach avec une autorité croissante et une étonnante variété d'aperçus. Il y a là tout une suite de prévisions qui commencent à recevoir la confirmation des faits. (Fasquelle, éditeur.)

LE BLEU

Depuis quelques jours, les petits télégraphistes qui apportent les pneumatiques ont une culotte bleu horizon.

Cela fait qu'on ne les gronde plus, lorsqu'ils prennent d'assaut un paisible escalier ou qu'ils le dévalent, à la manière de nos poilus sautant dans une tranchée boche. Car le bleu horizon est né pour envelopper de tels gestes.

D'autant plus que c'est pur hasard si la culotte bleue des petits télégraphistes n'a pas affronté la gloire des combats. Elle est le coupon tombé des immenses pièces d'étoffe dans lesquelles sont taillés les vêtements de nos soldats et que, autrefois, l'on eût dédaigné. Mais, la riche France, devenue économe, l'a ramassé, et, prévoyante, elle en habille les petits hommes qui seront ses poilus de demain.

Ainsi le bleu s'allonge, à travers la patrie, de la jeunesse du front à la jeunesse de l'arrière. Et toute indulgence semble acquise à qui porte la chère couleur dont est peinte, en ce moment, la barrière de la France.

Les femmes l'ont bien senti qu'il n'ont pas craint de jeter, parmi la gravité de tant de robes noires, la note audacieuse de certain bleu. Mais, celui-là, elles l'ont baptisé « bleu Joffre ». C'était non seulement lui donner, sans coup férir, son droit de cité, mais le mettre à l'abri des critiques.

Vous rappelez-vous pourtant, toute l'encre qui fut versée lorsqu'on parla, pour la première fois, de détrôner le pantalon rouge ? Les peintres plaident la cause de tant de tableaux, de tous les Détails qui en recevaient leur plus beau motif de coloration. Les historiens crièrent à la mort du panache. L'armée en général se crut trappée dans « Son picoupiou, Soldat d'un son ».

Un temps, le pantalon rouge sembla se survivre, et il fallut le son du canon de 1915 pour étouffer le bruit de sa belle mort. Ne le regrettons pas. La défaite fut rouge et la victoire sera bleue, couleur du ciel, couleur des plus beaux soirs du monde. — H. DU TAILLIS.

Un de ces tout derniers jours — n'en faisons plus mystère, puisque c'est du passé — un nom nouveau de soldat a été donné à tout le front de l'armée française comme mot de ralliement : le nom d'un vaillant.

Cet hommage, sans doute, ira droit au cœur de celle qui le pleure.

Il aura ému aussi ceux de ses anciens soldats qui se seront trouvés sur la ligne, ce jour-là.

Par tous, il aura été approuvé :

— Qui vive ?
— France.
— Avance à l'ordre !
— Douaumont.
— Avance au ralliement !
Et, dans la nuit, fut chuchoté un nom de gloire, de gloire toute neuve :
— Driant.

Mets de poilus : Excelsior signala déjà l'hermine au radis, la pie aux navets et le herisson aux pis-sentils, authentiquement dégustés dans l'armée de l'Est par des soldats, sinon gourmands, en tout cas débrouillards.

Voici que tout près de Verdun, dans un cantonnement de repos, après huit jours de « fournaise », certaine popote de sous-officiers savoura... un magnifique rôti de héron...

Même, comme on avait des lettres, on fit précéder ce mets délectable par un brochet d'importance, pêché dans la Meuse. Les brochets de Meuse sont fameux.

Qu'en pensa, du haut du ciel, le bon La Fontaine, lui qui rapprocha aussi le *héron* au long bec et le compère brochet ?

Il ne se doutait pas que ces deux animaux, qui avaient voisiné dans sa belle fable, voisinaient un jour sur une table de héros.

Le Veilleur.

A cent mètres des sous-marins allemands

ENQUÊTE DE L'ENVOYÉ SPÉCIAL D'EXCELSIOR

II

Cherchons les passagers. Personne au long du pont-promenade. Nous montons sur le pont supérieur. Personne encore. Devant nous un escalier, mais un écriteau le barre : *Passengers are not allowed on the navigation deck*. Nous voudrions bien croire qu'il s'agit là d'une mesure inspirée par la gravité de l'heure, mais l'avis, confessons-le, semble ancien.

Personne, d'ailleurs, sur ce « navigation deck »... Ah! ça, la présence des sous-marins allemands, signalés en rade, aurait-elle déterminé une panique?

En revanche, les choses se prêtent à l'interview — si nous osons risquer cette phrase. Partout, dans le clair-obscur de la nuit, des lettres blanches se détachent, happent le regard, forcent l'attention : *lift rafts!* (radeaux de sauvetage), *belts* (ceintures de sauvetage). Les canots de secours eux-mêmes sont tout équipés, avec rames, tonnelets d'eau douce, boussoles, écuelles pour écoper l'eau. Allons! il y a là le matériel suffisant pour sauver tout un régiment! Seulement, il n'y a personne...

Nous nous obstinons cependant à découvrir les passagers. Où sont-ils? On nous renseigne, l'air étonné :

— Mais ils sont au bar, monsieur!...

Où diable voulions-nous qu'ils fussent? Allons au bar. Cohue. Babel aussi. Tous les pays sont représentés : Anglais, Français, Italiens, Suisses, Russes, Soudanais, un mot nous frappe. Une voix de femme a dit : « C'est épouvantable! » Nous prêtons l'oreille... la voix reprend : « Ouï! c'est horrible... ces formalités pour le passeport! » Evidemment!

Les heures passent. Des nouvelles circulent. Le Havre, parait-il, est sérieusement bloqué par trois sous-marins allemands. On les a vus. En rade, les steamers demandent à rentrer. Poussifs, les remorqueurs vont à leur recherche, tandis qu'au ras de l'eau, coupant la vague, jouant avec elle, des torpilleurs glissent minces, vifs, gagnant la haute mer, balayant l'horizon du pinceau de leurs projecteurs...

Enfin le petit jour. Partirons-nous? Le doute nous prend à midi. Le *Vera* est toujours à quai.

Des personnalités montent à bord, parlent, repartent, reviennent... Il se passe « quelque chose ». Quoi? On ne sait rien. Si : nous ne parlons pas! C'est le blocus complet!... A la minute précise où la nouvelle circule, un bruit se fait à l'avant : doucement le treuil arrache l'ancre...

— Parés larguer?...

— Parés, commandant!

Et nous voilà partis!

Enfin! Traversée charmante. On fête en première classe. On lit en seconde. On dort en troisième. Breakfast, luncheons, teas, dinner se succèdent. Des sous-marins, nul ne s'occupe. Peut-être, une ou deux fois, à quelque brusque virage du steamer, quelques fronts pâlisent-ils, quelques yeux fixent-ils la mer? Mais n'est-ce pas là une illusion de reporter acharné à découvrir quelque chose?...

L'île de Wight enfin. L'eau dormante et lourde de Portsmouth. C'est l'arrivée. Nous accostons à Southampton.

Et les « épouvantables » formalités reprennent. On examine notre passeport. Bien!... voici de l'inattendu : nous sommes suspects! « Réserve! » vient de prononcer le tribunal des examinateurs.

On nous conduit dans un coin écarté. Interrogatoire serré. Instruction, presque. Pourquoi venons-nous en Angleterre? Avons-nous la preuve de la mission donnée par *Excelsior*? Et que signifient, avant tout, ces notes sténographiées, découvertes « cachées » dans notre valise?

Tout s'arrange cependant.

A l'instant où nous songeons à faire connaissance avec les prisons anglaises, un aimable officier, après avoir retourné les poches de notre portefeuille, nous déclare : « *That's right* ». Et il ajoute, en façon d'explication :

— *You know, we condemn the submarines, but we hate the inquirers!*...

« L'Angleterre n'aime pas les reporters, si elle est prête à affronter les sous-marins? » Ouï! Nous venons de nous en apercevoir... Pourtant, nous insistons.

— Mais les sous-marins, on ne les voit pas, on ne les voit jamais, par ici?

— *Don't speak so!* riposte notre interlocuteur. Vous les verrez au retour, perhaps!

Nous les verrons peut-être en revenant? On nous l'a dit, tranquillement, mais sérieusement. Un bon Anglais ne s'épouvante pas du danger, mais ne s'abaisse pas à le nier. La remarque nous impressionne. C'est la première note grave de ce reportage. Demain, nous reprenons la mer. Est-ce que?...

(A suivre.)

Marcel Allain.

LA BATAILLE DE VERDUN

L'ennemi est partout repoussé et ne soutient pas son effort

Les attaques allemandes ont continué, comme on pouvait s'y attendre, mais en suivant une progression décroissante.

Dans la journée de dimanche, elles intéressaient tout le front compris entre Avocourt et Cumières. Lundi, elles se concentraient autour du Mort-Homme, qui était pris à partie de deux côtés à la fois : à gauche, par la ligne Hau-

mardi, le terrain que nous avons récemment conquis au sud de Douaumont, et dans la journée d'hier nos tranchées entre Douaumont et Vaux. Il a subi, sur ces trois points, de sanglants échecs.

Que l'ennemi rassemble encore une fois ses forces pour une offensive d'ensemble, rien de plus probable. Mais c'est déjà un indice très



court-Béthincourt; à droite, par le bois des Corbeaux et Cumières. Le soir du même jour, l'attaque se limitait à ce dernier secteur, et plus particulièrement au bois des Corbeaux. Dans la journée d'hier, il n'y a eu aucune action d'infanterie sur la rive gauche de la Meuse.

De ces assauts, le plus grand nombre ont été arrêtés avant d'avoir pu parvenir jusqu'à nos lignes. Ceux qui les ont atteints n'y ont pas mordu de façon appréciable. Cinq cents mètres de tranchées devant le sommet principal, quelques éléments isolés à l'est, le long de la route de Cumières : tel est le résultat de soixante heures de combats violents, où les formations compactes de l'ennemi ont été décimées.

Sur la rive droite de la Meuse, les actions n'ont pu prendre depuis dimanche un grand développement, grâce surtout à la vigilance de nos artilleurs, qui ont prévenu par des tirs efficaces les attaques en préparation. L'ennemi a attaqué dimanche la cote du Poivre; lundi, le bois de la Caillette, dans la nuit de lundi à

significatif que cette diminution rapide de son effort, même si elle n'est que momentanée.

Il n'en allait pas ainsi durant la première phase de la bataille, du 21 au 27 février, ni durant la seconde, du 2 au 11 mars. Les assauts se succédaient alors nuit et jour avec une énergie infatigable, et il n'a rien moins fallu que tout l'héroïsme de notre armée pour résister à cette poussée continue.

L'ennemi a le souffle plus court aujourd'hui. Après chaque grand effort, il lui faut du repos. Mais ce repos nous profite encore plus qu'à lui, puisqu'il nous permet de réorganiser et de renforcer nos lignes sur les rares points où elles ont été ébranlées, annulant ainsi pour l'ennemi tout le bénéfice de son premier choc.

Cette nouvelle phase de la bataille s'annonce donc fort bien pour nous, d'abord parce que l'ennemi n'y a guère recueilli jusqu'ici que des échecs, ensuite parce qu'il s'y montre incapable d'une action soutenue.

Jean Villars.

LA RÉPONSE DE M. ASQUITH AU CHANCELIER ALLEMAND

“ Nous ne remettrons l'épée au fourreau
que lorsque le militarisme prussien
aura été entièrement et définitivement détruit. ”

Au banquet offert lundi aux parlementaires français, M. Pichon a porté un toast au peuple et au gouverne-

ment anglais, contre qui se tourne aujourd'hui la haine la plus ardente de l'Allemagne; car, dit-il, nous avons passé du premier au deuxième degré sur l'échelle

des haines germaniques, et c'est vous qui avez monté au premier.

M. Asquith a répondu par un toast au président de la République; puis, ayant souhaité la bienvenue aux invités du Parlement anglais, il a prononcé un important discours dont voici les passages les plus saillants :

« Nous ne sommes pas des vaincus. »

Le chancelier allemand déclare en propres termes :

« Pour parler de paix, il nous faut d'abord connaître les propositions de paix de nos ennemis. Si nos ennemis viennent à nous avec des propositions conformes à la dignité de l'Allemagne et assurant sa sécurité, alors nous sommes toujours prêts à les discuter. »

« Donc, ce que le chancelier entend par dispositions de sa part à entrer en négociations est que le premier pas doit être fait par nous et qu'il se réserve de décider. Autrement dit, nous devons prendre une attitude de vaincus s'adressant à un adversaire victorieux. »

« Mais nous ne sommes pas vaincus et nous n'allons pas l'être. »

Le chancelier altère les textes

M. Asquith explique ensuite que le chancelier a travesti le sens de ses paroles :

« J'ai dit que nous ne remettrons pas l'épée au fourreau tant que la domination militaire de la Prusse n'aurait pas été détruite entièrement et définitivement. »

« Au cours de ces dix dernières années, l'Alle-



M. ASQUITH

ment anglais, contre qui se tourne aujourd'hui la haine la plus ardente de l'Allemagne; car, dit-il, nous avons passé du premier au deuxième degré sur l'échelle

magne a manifesté en plusieurs occasions l'intention de faire la loi en Europe en la menaçant de la guerre.

» Par sa violation de la neutralité de la Belgique, elle a prouvé qu'elle entendait établir sa domination, même au prix de la guerre universelle, même en détruisant les bases que les traités donnaient à la politique européenne.

» Comme résultat de cette guerre, nous entendons que les problèmes internationaux doivent être résolus, au moyen de libres négociations, sur le pied de l'égalité entre les peuples libres; et que ce règlement ne sera plus jamais entravé ou influencé par les injonctions d'un gouvernement qui est contrôlé par la caste militaire.

» Voilà ce que j'entends par destruction de la domination militaire de la Prusse, rien de plus, rien de moins. »

Les prétentions du chancelier sont cyniques

» La guerre a commencé, je viens de le dire, par l'invasion sans provocation et la ruine de la Belgique.

» Des la première heure, il était évident que l'avenir des plus petites nationalités se trouvait en péril et les appréhensions suscitées alors furent plus que justifiées par ce qui est arrivé à la Serbie et au Monténégro.

» Dans ces conditions, il est impossible au cynisme d'aller plus loin que les prétentions du chancelier qui dit, qu'entre toutes les puissances c'est à l'Allemagne qu'il appartient d'insister, au moment de la paix, pour que l'on donne aux diverses races les chances de se développer librement, en conformité avec leur langue maternelle et leur individualité nationale.

» Apparemment, c'est ce principe qui sera appliqué, suivant la méthode prussienne, à la Pologne et à la Belgique. »

M. Asquith rappelle les actes barbares commis en Pologne par le régime prussien pendant de longues années, « chapitre noir, même dans les annales prussiennes », et il passe aux attendrissements de M. de Bethmann-Hollweg plaignant les Flamands :

« C'est avec un pareil passé que le chancelier verse des larmes sur le sort de ce qu'il appelle « la race flamande opprimée ».

M. Asquith répète alors les déclarations faites maintes fois sur la restauration de l'indépendance absolue de la Belgique, qui ne doit être vassale de personne.

Puis ayant opposé la justification légale du blocus anglais à l'inique barbarie de la piraterie sous-marine, il termine par ces mots qui atteignent non seulement les procédés barbares des Allemands, mais leur apologie par M. de Bethmann-Hollweg :

« Nous combattons de tous côtés pour une grande cause, nous combattons honorablement, proprement, avec la conscience nette (Applaudissements), côte à côte. »

» Comme nous en avons la volonté, nous avons la conviction de venger les libertés de l'Europe. »

M. Leygues a répondu en termes éloquentes qui furent chaleureusement applaudis.

La presse anglaise se solidarise sans réserves avec M. Asquith

LONDRES, 11 avril. — Les journaux sont d'accord pour affirmer que les paroles du premier ministre constituent une condamnation énergique de l'impudence étalée par le chancelier allemand dans son dernier discours, et sont, en même temps, la démonstration éclatante de la solidarité franco-anglaise.

Le Globe :

« Ce discours est une nouvelle affirmation des Alliés d'aller jusqu'au bout de cette guerre et de reconstruire la carte de l'Europe dans l'intérêt de la liberté et de la justice. »

La Pall Mall Gazette :

« La seule paix pouvant assurer la sécurité de l'humanité est celle qui rendra impossible toute nouvelle démonstration de culture allemande ; cette paix ne peut être basée sur les traités, puisque ceux-ci, selon la formule prussienne, ne sont plus que des chiffons de papier. La seule garantie de cette paix réside dans la destruction entière et finale de la force militaire allemande. »

La Westminster Gazette :

Nous espérons que nos hôtes seront à même de pouvoir dire à leurs compatriotes que notre détermination est aussi vive et aussi ferme que la leur. Le premier ministre a bien fait de répéter en langage clair ce qu'il voulait dire par destruction du militarisme prussien ; il entendait par là la destruction d'une caste propre à l'Allemagne qui rend les traités et ignore les principes humains dans la poursuite de la guerre ; le feutisme est fatal à une Europe libre, nous sommes déterminés à ce que la guerre marque sa fin.

Le président de la République aux armées

Le président de la République, accompagné de M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat, est allé voir dimanche les différentes lignes de la région fortifiée de Belfort.

Il est revenu par l'Alsace où il a visité, dans la journée de lundi, un certain nombre de canonnements.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 11 Avril (618^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands ont lancé, hier en fin de soirée, sur nos positions du Mort-Homme, une attaque accompagnée de jets de liquides enflammés. L'attaque, qui débouchait du bois des Corbeaux, a été repoussée par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie, sauf à l'est, où l'ennemi a pris pied dans quelques petits éléments de tranchées.

Sur la rive droite de la Meuse, les Allemands ont essayé, au cours de la nuit, de nous rejeter des tranchées prises par nous ces derniers jours au sud du village de Douaumont. Leur tentative, également accompagnée de jets de liquides enflammés, a subi un sanglant échec. Bombardement violent de la région de Douaumont-Vaux.

Quelques rafales d'artillerie en Woëvre. Nuit calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Au nord de l'Aisne, notre artillerie a pris sous son feu une forte colonne allemande qui se déplaçait sur le chemin des Dames. Le tir, bien réglé, a causé des pertes sérieuses à l'ennemi.

En Argonne, grande activité de notre artillerie sur l'ensemble du front adverse.

A l'ouest de la Meuse, bombardement assez intense au cours de la journée sur notre front le Mort-Homme-Cumières. Aucune action d'infanterie.

A l'est, après une très violente préparation d'artillerie complétée par un envoi intensif d'obus lacrymogènes, les Allemands ont lancé vers 16 heures une forte attaque sur nos tranchées, entre Douaumont et Vaux.

L'ennemi, qui avait pris pied dans quelques éléments avancés de nos lignes, en a été rejeté peu après par une contre-attaque de nos troupes, au cours de laquelle ont été faits prisonniers une centaine d'Allemands valides, dont un officier.

En Woëvre, lutte d'artillerie dans les secteurs de Moulinville, Ronvaux et Chatillon.

Au nord-est de Saint-Mihiel, nos pièces à longue portée ont canonné avec succès un train arrêté au nord de la gare de Heudicourt.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Ce matin, un de nos pilotes a abattu un avion allemand qui est tombé dans nos lignes près de Badonvillers. Les deux aviateurs ennemis se sont tués dans leur chute.

Dans la nuit du 10 au 11 avril, une de nos escadrilles de bombardement a lancé à deux reprises différentes vingt-sept et vingt et un obus sur les gares de Nantillois et de Briulles. La même escadrille a couvert de projectiles l'emplacement d'une pièce de 380 tirant à longue portée.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Tandis que la majorité des journaux allemands consacrent de longs articles à établir que l'offensive contre Verdun n'a jamais eu pour but la prise de la ville, mais seulement la désorganisation de l'offensive éventuelle des Alliés, le communiqué allemand du 10 avril se montre des plus réservés :

Sur la rive occidentale de la Meuse, dit-il, nous avons redressé notre front par l'occupation de Béthincourt et des points d'appui, tout aussi solidement fortifiés, dénommés Alsace et Lorraine, situés au sud-ouest de ce village. L'ennemi a tenté de se soustraire au danger par une retraite précipitée, mais il a été accroché par les Silésiens et a subi des pertes sanglantes.

Au Reichstag, cependant, le général Wied de Hohenborn, ministre de la Guerre, n'hésite pas à prononcer à la tribune d'enthousiastes paroles :

Nos communiqués, dit-il, sont toujours concis et véridiques (sic). Le pays, victorieux, n'a pas besoin de les embellir.

Le rejet de l'offensive et la bataille de Verdun ne signifient pas, comme l'ennemi veut le faire croire, l'effort suprême d'une nation épuisée, mais les coups de massue d'un peuple puissant, non épuisé et pourvu de réserves d'hommes et de moyens d'action, coups

Ayuntamiento de Madrid

qui se répéteront jusqu'à ce que nos ennemis soient vaincus.

Le mot « tenir » ne convient plus ; nous voulons des décisions victorieuses.

Nous pouvons être certains que l'heure de la victoire complète sonnera bientôt.

D'autre part, dans le Times le colonel Repington examine la situation militaire et s'efforce de faire pressentir les projets de l'ennemi :

Le fait central de la situation est que les armées allemandes ne sont pas suffisantes ni en nombre ni en qualité pour conduire avec succès une offensive générale contre le front tout entier des Alliés.

Si nous nous tournons vers le front britannique, nous devons admettre que des événements sérieux peuvent nous menacer, parce que les Allemands ne sont nulle part aussi forts que devant nous et qu'ils pourraient être tentés par notre inaction d'entrer en scène d'une façon désespérée.

Le colonel Repington termine en déclarant qu'il n'a jamais considéré une attaque contre l'Angleterre comme impossible.

Comment se déroula la bataille de Verdun

Le Bulletin des Armées de la République du 12 avril publie le récit suivant :

I. — Les combats de Douaumont (Du 24 février au 4 mars)

La nuit du 24 au 25 février marqua la fin de l'avance rapide des Allemands.

L'immédiate entrée en ligne de deux brigades permit tout d'abord, dans la nuit, de repousser l'adversaire jusqu'à la ligne Louvemont-Bois de la Vaucelle-Bois d'Hassoulle.

Cependant, dans la matinée du 25, les Allemands débouchèrent en colonnes denses de Samogneux.

Arrêtés à plusieurs reprises par notre infanterie et notre artillerie, ils parvinrent à pénétrer dans Louvemont vers quinze heures, après avoir écrasé le village sous les obus.

Plus à droite, en avant de Douaumont où se déroulait l'action principale, la situation se précisa peu à peu. On avait pu croire, vers 17 heures, que le village allait être encerclé. Mais une contre-attaque de nos tirailleurs vers le nord et une vigoureuse manœuvre des zouaves dans le thalweg à l'est de la ferme d'Haudromont, le dégagea.

Malgré ses pertes énormes, l'ennemi ne se tenait pas encore pour battu et, après une accalmie relative qui dura deux jours, la préparation d'artillerie reprit sur Douaumont. De dix heures à quinze heures, le 2 mars, le village fut accablé d'une telle quantité de projectiles que les fantassins allemands crurent que cette fois le chemin était frayé. Ils s'étaient coiffés de casques français pour avancer plus sûrement... ruse qui fut promptement déjouée. Les mitrailleuses se réveillèrent, la fusillade crépita. Les vagues ennemies vinrent mourir les unes sur les autres.

II. — Les combats de la rive gauche (Du 6 au 20 mars.)

Les coups de bélier répétés de l'ennemi sur la rive droite de la Meuse n'avaient donc pas pratiqué la brèche centrale entre Bras et Douaumont par laquelle il comptait bien atteindre Verdun.

Dans la journée du 6, il entreprit le bombardement de nos positions depuis la Meuse jusqu'à Béthincourt.

Le lendemain 7, les feux de l'artillerie allemande se concentraient avec une recrudescence d'intensité sur le bois des Corbeaux, où l'infanterie adverse pénétra, en même temps qu'elle s'accrochait aux pentes de la côte de l'Oie.

C'est le 14, au matin, que les Allemands mirent tout en œuvre pour nous arracher Béthincourt, le Mort-Homme et Cumières.

Par une série de coups de main et de travaux bien menés, notre position fut sensiblement améliorée. Aussi, quand, le 16 et le 17 mars, l'ennemi après de copieux bombardements, renouvela sa tentative contre la côte 295, il fut repoussé d'une manière écrasante.

III. — Les nouvelles attaques sur Douaumont et Vaux.

(Du 6 au 20 mars.)

Si les opérations de l'ennemi sur la rive gauche absorbaient une large part de son activité, il n'enonçait pas à ses projets sur la rive droite.

Le 8 mars, alors que nous attaquions le bois des Corbeaux, c'était sur nos lignes, à l'est du fort de Douaumont, que l'ennemi menait l'offensive. Elle se développait rapidement jusqu'aux bords du promontoire sur lequel est bâti le fort de Vaux. Nos troupes en firent un véritable massacre.

Les opérations sur la rive droite ne reprirent guère que le 10 mars. Des bataillons reposés et ruèrent à l'assaut, précédés par des milliers d'obus. Le village et le fort de Vaux, après l'action de l'artillerie, semblaient aux chefs qui conduisaient les troupes allemandes des objectifs relativement faciles à emporter. Cinq attaques préparées par ces bombardements effroyables se succédèrent sans résultat.

Les Allemands, devant le bilan de leurs pertes s'arrêtèrent de nouveau pour réorganiser leurs régiments mutilés.

UN DEMENTI PAR LES FAITS

Qui donc osa accuser les Allemands de manquer d'imagination?...

Nous ignorons si le printemps fait pousser sur les balcons et les fenêtres de Berlin et de Vienne les salades romaines (Dieu punisse l'Italie!) ou les choux de Bruxelles (Dieu bénisse von Bissing!) plantés par ordre supérieur, mais une chose est certaine : le doux avril a fait éclore dans les journaux austro-allemands toute une floraison inattendue de fausses nouvelles.

Vraiment, en lisant ce que la presse des empires centraux fournit à ses lecteurs on en arrive à se demander si Allemands, Autrichiens, Hongrois et autres peuplades barbares ne sont pas tombés dans un état dangereux d'idiotie. Ecoutez plutôt.

Les *Dantziger Neueste Nachrichten* sapitoient sur le sort des Parisiens : « La ville semble inhabitable. Les rues sont désertes : les portes et les volets des maisons sont clos. Pas de voitures, pas d'automobiles, pas de tramways. Parfois quelque chose (sic) glisse le long des murs. Etre humain ou fantôme?... Voilà Paris!... Mais, pourquoi, pourquoi cette solitude? Ah! vieux père Zeppelin, c'est à toi qu'il faut le demander! »

La *Vossische Zeitung* publie une lettre de M. Gaffney, autrefois consul d'Allemagne à Francfort, aujourd'hui établi à Berlin. Cet excellent gentleman, dont le nom est à lui seul un programme, affirme le plus sérieusement du monde que l'Irlande est transformée en un immense camp de concentration où la loi et la justice sont abolies. Les Irlandais d'Amérique font de leur mieux pour encourager la révolte en Irlande, et l'on peut facilement juger des craintes de l'Angleterre par le fait que deux corps d'armée anglais ont été rapelés du front français, afin de mater les Irlandais.

Enfin, la *Neue Freie Presse*, de Vienne, qui avait déjà dû faire un traité avec un rédacteur pour donner hebdomadairement le récit d'une nouvelle insurrection à Milan, reçoit de Lugano cet effroyable tableau :

« Dans tout le royaume d'Italie, la misère grandit à tel point que les employés de l'Etat ne sont plus payés. Le peuple pille les musées et les églises (!) pour vendre à des prix dérisoires les précieux objets d'art aux riches Américains, et la police, incapable d'intervenir, ferme un œil, et même les deux... Tous les jours de longs cortèges de miséreux traversent les rues de la capitale en demandant la fin de la guerre et des manifestations de sympathie ont continuellement lieu devant les ambassades fermées des anciens alliés (!). »

Et dire qu'il y a encore, en France, en Italie et en Angleterre, des détracteurs du peuple allemand qui osent soutenir que son génie trop lourd manque totalement d'imagination! — G.-G. Z.

La reprise du travail après la victoire

Le bureau du Conseil général de la Seine, sur la demande de la commission du travail et du chômage, a sollicité du gouvernement la mise à l'ordre du jour de la présente session de l'assemblée départementale de l'examen des problèmes qui se posent dans l'agglomération parisienne, relativement à l'organisation du travail, au lendemain de la conclusion de la paix.

Deux membres de cette commission, MM. Desfandres et Sellier, chargés de l'étude de cette question, viennent d'introduire un rapport très documenté, lequel viendra en discussion au cours de l'une des prochaines séances de l'assemblée départementale.

Comme conclusions, les rapporteurs invitent le Conseil général de la Seine à émettre les vœux suivants :

1° Qu'il soit procédé dans le plus bref délai à l'organisation du marché du travail, par la création d'un service national de placement public appuyé sur des offices départementaux et locaux et des bureaux paritaires professionnels. Qu'en tous cas le gouvernement prenne immédiatement toutes dispositions utiles pour mettre fin à la multiplicité des organismes nationaux et assurer la coordination des services de placement à l'Office national du ministère du Travail.

2° Que soient votés, dans le plus bref délai, les projets de loi actuellement en instance devant le Parlement et visant des travaux susceptibles d'être exécutés au moment de la démobilisation : adduction d'eau pour la Ville de Paris, démolition des fortifications et aménagement de la zone en espaces libres et terrains de jeu, assainissement de la Seine et de la Marne, lutte contre les inondations, etc.

3° A examiner, d'accord avec les concessionnaires des services départementaux et les syndicats professionnels intéressés, la possibilité de combler les vides existant dans certaines catégories d'agents de ces services, en faisant appel à la main-d'œuvre féminine, travaillant à demi-temps et à parité de salaire avec le personnel masculin.

Les rapporteurs estiment avec juste raison qu'il appartient aux pouvoirs publics de se préoccuper d'ores et déjà des solutions à apporter au problème économique le plus redoutable qui ait été posé par la guerre. — M. E.

• DERNIÈRE HEURE •

Les Etats-Unis prennent à cœur le torpillage du *Sussex*

NEW-YORK, 10 avril. — Les bruits relatifs à des divergences de vues sérieuses qui existaient dans le gouvernement au sujet des sous-marins sont complètement dénués de fondement.

La certitude devient toujours plus forte dans les cercles compétents que le *Sussex* a été torpillé par les Allemands.

WASHINGTON, 11 avril. — M. Lansing a demandé à la France des renseignements sur l'attaque du *Patria* par une torpille.

Le comte Bernstorff a rendu visite aujourd'hui à M. Lansing. On croit savoir qu'il a cherché à connaître quels documents les Etats-Unis possèdent sur l'attaque du *Sussex*, afin d'informer Berlin au sujet de la réponse à faire.

D'autre part, l'Allemagne a fait des démarches auprès de l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, dans le même but, et a annoncé qu'elle enverrait probablement une note au sujet du *Sussex*.

Le torpillage du *Santanderino* émeut l'Espagne

BIBAO, 10 avril. — L'armateur du vapeur *Santanderino* a reçu la nouvelle officielle du torpillage de ce navire.

Le sous-marin a donné quinze minutes à l'équipage pour abandonner le bord.

MADRID, 11 avril. — Le torpillage du vapeur *Santanderino* produit dans la presse une fâcheuse impression.

Cet attentat se produit au moment où la mort d'un Espagnol illustre, passager du *Sussex*, faisait l'objet de réclamations du gouvernement espagnol, démarches dont l'opinion publique attendait le résultat avec une impatience dont la presse se faisait l'interprète.

Protestation de la Chambre de commerce espagnole de Paris.

Emue de ce nouvel attentat, la Chambre de commerce d'Espagne à Paris a adressé au chef du gouvernement espagnol, à Madrid, un télégramme exprimant son indignation contre « les inqualifiables procédés de guerre qui détruisent les lois les plus sacrées du droit international, et formulant sa conviction que tout sera fait pour la sauvegarde de citoyens sans défense.

La nouvelle règle des pirates est : " N'avouez jamais ! "

GENÈVE, 11 avril. — Quels que soient les navires alliés ou neutres qui désormais seront coulés par des sous-marins, l'Allemagne est décidée à démentir les torpillages et à affirmer que les navires ont été victimes de mines.

Le gouvernement impérial vient d'inaugurer ce système, en affirmant contre toute vraisemblance à M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, que le *Sussex* n'avait pas été torpillé, mais bien heurté par une mine.

La presse suit l'exemple du gouvernement et dans le *Bertiner Tageblatt* du dimanche 9 avril (édition du matin), on voit apparaître une nouvelle rubrique intitulée : « Auf minen gelaufen » (ce qui veut dire : « Passés sur des mines »), et dans cette rubrique, sous ce titre mensonger, on rappelle indistinctement tous les navires perdus ou qui, notoirement, ont manqué d'être torpillés : par exemple, le vapeur anglais *Cemadik*, le vapeur *Brampton*, le vapeur *Elyde*, le croiseur auxiliaire français *Colbert*, etc.

Vapeur italien torpillé

LONDRES, 11 avril. — Le Lloyd annonce que le vapeur italien *Unione* a été torpillé. La nationalité du sous-marin n'est pas précisée.

Deux matelots ont été recueillis par un patrouilleur anglais, dix-sept autres par un torpilleur de l'escadre française, trois chauffeurs ont disparu.

Les officiers et quinze matelots sont arrivés à Bresl.

La France rassure la Hollande alarmée par les mensonges allemands

AMSTERDAM, 11 avril. — Le ministre de France à Amsterdam, au nom du gouvernement français, a fait une démarche auprès du gouvernement hollandais et lui a donné l'assurance que ni la France ni les Alliés n'avaient jamais eu l'intention de violer la neutralité ou le territoire des Pays-Bas.

Les Bulgares se concentrent à la frontière roumaine

BUCAREST, 5 avril (retardée dans la transmission).

— Depuis plusieurs semaines, les Bulgares ont fait d'importantes concentrations de troupes à la frontière roumaine. On apprend de source sérieuse que 200.000 Bulgares sont massés dans le voisinage du Danube et dans la région de la Dobroudja. D'autre part, deux divisions allemandes sont concentrées dans le secteur de Choumla et on signale de l'artillerie lourde à Roustchouk.

Les autorités militaires roumaines ont pris toutes les mesures que la prudence commandait sans pour cela dégarnir leurs lignes des Karpathes ni la frontière austro-hongroise, ce qui était probablement le secret désir de la Bulgarie et de ses alliés. — (Radio.)

Violents duels d'artillerie sur le front italien

ROME, 11 avril (Commandement suprême). — Dans la partie du front, entre la vallée de l'Adige et la vallée de Sugana, l'ennemi a ouvert le feu avec de nouvelles batteries d'une grande puissance; celles-ci ont été contrebattues efficacement par les nôtres.

Le tir précis de notre artillerie a provoqué de vastes incendies dans les environs de Calcezanica (lac de Caldouazzo) et il a gravement endommagé le fort de Lusernz (alto Astico).

Sur l'Isonzo, il y a eu hier une intense activité de l'artillerie, le long de tout le front, surtout sur les hauteurs au nord-ouest de Gorizia.

Sur le Carso, des colonnes ennemies qui se dirigeaient sur Oppacchiasella et Rudi Log ont été efficacement canonnées par notre feu.

Dans la nuit du 10 avril, des hydravions ennemis ont lancé onze bombes sur Grado; il n'y a eu aucune victime et les dommages sont insignifiants.

COMMUNIQUE RUSSE

PÉTROGRAD, 11 avril. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Sur le front de la Dvina, duel d'artillerie par endroits.

Dans la région de la tête de pont d'Ikshull, les Allemands ont tenté de prendre l'offensive, mais sans succès.

Dans la région de Dvinsk et au sud de la région des lacs, les deux artilleries adverses ont manifesté dans plusieurs secteurs une vive activité.

Rien à signaler sur le reste du front.

FRONT DU CAUCASE

Au sud-ouest d'Erzeroum, nos troupes continuent à enlever de nouveaux terrains à l'ennemi.

LES ÉLECTIONS ESPAGNOLES

MADRID, 11 avril (Officiel). — Résultats des élections législatives de dimanche dernier :

Sont élus, 235 libéraux, 86 conservateurs, 8 partisans de M. Lacierva, 16 partisans de M. Maura, 10 réformistes, 8 jaimistes, 2 nationalistes, 3 conjonctionnistes, 4 radicaux, 13 régionalistes, 6 indépendants, 4 catholiques, 4 divers.

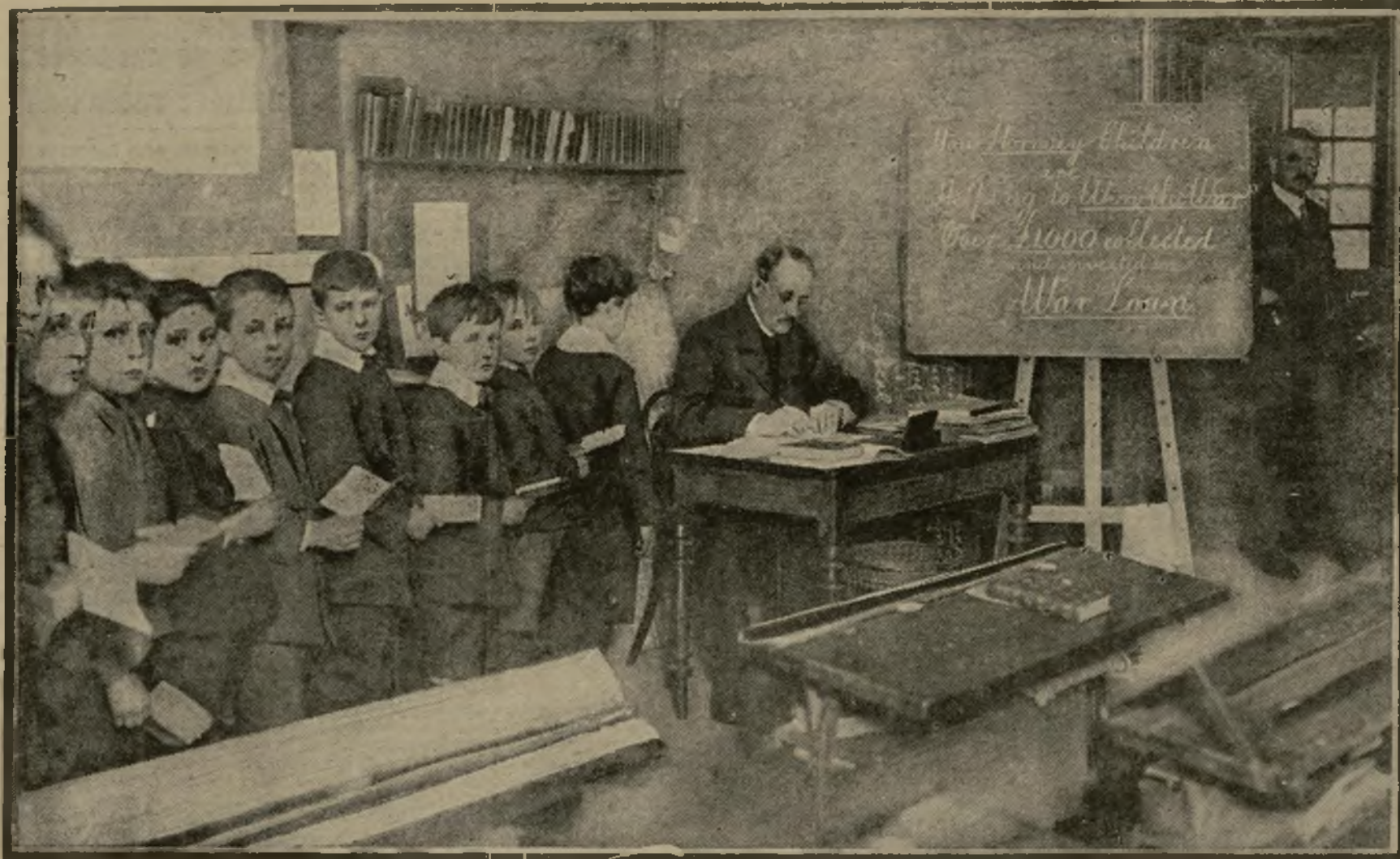
Le premier ministre japonais affirme la fidélité du Japon à ses alliés

Le comte Okuma, premier ministre du Japon, s'est ému des rumeurs répandues par la propagande allemande qui s'applique à représenter le Japon comme infidèle à ses alliés, notamment à l'Angleterre.

Pour déjouer ces manœuvres déloyales, il vient de donner à un grand journal de Tokio une interview qui contient une déclaration aussi catégorique que possible, dont voici les termes :

« Nous faisons tout ce que nous pouvons pour aider la Grande-Bretagne à combattre son ennemi. J'affirme formellement que le Japon reste fidèle à son alliance, à son amitié et à tous ses engagements à l'égard de l'Angleterre. L'alliance anglo-japonaise est aujourd'hui aussi forte que jamais. Le Japon y trouve son avantage et l'Angleterre aussi. Nous devons nous tenir étroitement unis, Angleterre, Japon, Russie, France, Italie et nos alliés, pour arriver à écraser l'Allemagne, notre ennemie commune. »

25.000 francs versés au trésor de guerre par un groupe d'écoliers anglais



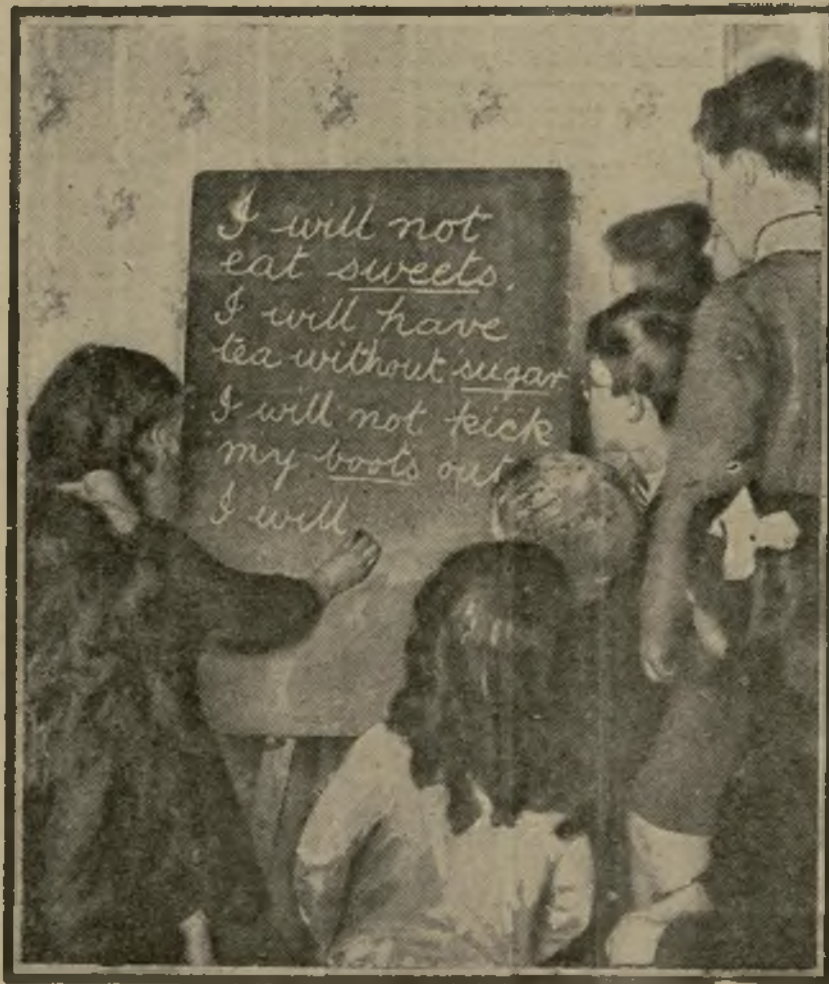
Les écoliers des classes élémentaires de Hornsey (Angleterre) ont réuni une somme de 25.000 francs qui a été versée en leur nom au fonds de l'Emprunt de guerre. Le maître d'école reçoit ici les souscriptions de ses jeunes élèves.

L'aviateur qui blessa le L-15



L'aviateur anglais lieutenant Brandon a eu l'honneur de porter le coup mortel au zeppelin L-15 qui tomba dans la Tamise. Cette photographie a été prise au moment où il atter-
rit, après avoir accompli son acte d'héroïsme.

Faire des économies !



« Je ne veux pas manger de « douceurs ». Je veux avoir mon thé sans sucre. Je ne veux plus user mes souliers. Je veux... » Tels sont les principes... de guerre qu'écrivent et que veulent observer les petits écoliers d'outre-Manche.

TETES DE BOCHES



A peine est-ce de la caricature. Ils sont ainsi. Et l'artiste, en somme, n'a rien exagéré. Oui, ils sont ainsi. Mais de jour en jour l'arrogance de leurs monocles, de leurs moustaches, de leurs casquettes tombe un peu plus. Le temps viendra — certain, inévitable — où ils seront aussi « défrisés » que l'est en ce dessin la quatrième image de l'aigle dont nos poilus arrachent une à une les plumes.

A LA CHAMBRE

Une deuxième reprise
des "loyers"

Les « loyers » tiennent de nouveau l'affiche du Palais-Bourbon. Décidée à en finir avant Pâques avec cette question, la Chambre va lui consacrer, en effet, toutes ses séances jusqu'aux courtes vacances qu'elle a l'intention de prendre.

La partie du projet concernant les résiliations ayant été précédemment votée, la Chambre a abordé hier, avec l'article 12, les dispositions relatives aux exonérations et délais.

M. Puech, député de Paris, intervint le premier pour reprocher au texte de la commission de manquer de précision avec les mots « pourra être » et « à titre exceptionnel ».

La commission est composée de deux locataires, deux propriétaires et un juge de carrière, dit M. Puech. Si aucun texte précis n'impose une solution impérative, les deux locataires et les deux propriétaires suivront évidemment leurs tendances respectives ; quant au juge, il s'inspirera du droit commun, c'est-à-dire du contrat.

M. Puech s'éleva, d'autre part, contre l'obligation de faire la preuve imposée aux locataires. Pour lui, la plupart des cas seront tranchés par le président, magistrat professionnel, qui aura à départager les assesseurs.

Il sera du côté de la propriété, comme le Code civil, fit doucement observer M. Louis Andrieux.

Après M. Puech, M. Levasseur et M. Lafont soutinrent des amendements tendant à élargir, dans un sens plus favorable aux locataires, les dispositions de l'article 12. Combattu par M. Edouard Ignace, rapporteur, qui demanda le maintien du texte de la commission, les trois amendements furent repoussés : celui de M. Puech, par 348 voix contre 139 ; ceux de MM. Levasseur et Lafont, par 257 voix contre 223 et 350 contre 119.

L'article 12 fut finalement adopté avec une légère modification demandée par M. Landry. Il est ainsi conçu :

Sans préjudice des règles du droit commun et des clauses des conventions, il pourra être accordé pour la durée de la guerre et les six mois qui suivront le décret fixant la cessation des hostilités, des réductions de prix pouvant aller à titre exceptionnel jusqu'à l'exonération totale, au locataire qui justifiera avoir été privé par suite de la guerre, soit des avantages d'utilité ou d'usage de la chose louée, soit qu'ils aient été prévus au moment du contrat, soit d'une notable partie des ressources sur lesquelles il pouvait compter pour faire face au paiement du loyer.

Dans tous les cas, la commission arbitrale devra tenir compte, tant pour admettre le droit à la réduction que pour en déterminer l'étendue, de l'ensemble des revenus du locataire.

Une nouvelle discussion s'engagea sur l'article 13 relatif aux délais. Après le rejet de deux amendements, la Chambre adopta, par 376 voix contre 92, le texte suivant présenté par la commission.

Dans tous les cas, il pourra être accordé au locataire, suivant les circonstances, terme et délai pour se libérer, soit en totalité, soit par fractions.

On continuera aujourd'hui.

Nouvelles parlementaires

Les vacances de la Chambre

La Chambre va être appelée à bref délai à fixer l'époque et la durée de sa suspension à l'occasion des fêtes de Pâques et de la session des conseils généraux.

Il y a accord général pour suspendre les séances à partir du 20 ou 21 avril, avec l'intention de terminer pour cette date les débats sur la question des loyers.

Il y avait, au contraire, divergence entre les groupes au sujet de la date de la reprise des séances. Le groupe radical socialiste s'était prononcé hier matin pour la suspension des travaux parlementaires allant du 20 ou 21 avril jusqu'au 16 mai. La gauche radicale, réunie antérieurement, avait été d'avis de rentrer le 31 mai. Le groupe socialiste, au contraire, voulait une suspension n'excédant pas quinze ou vingt jours.

Dans leur réunion d'hier après-midi, les délégués des divers groupes de la Chambre ont examiné ensemble la question. Ils se sont mis d'accord, en principe, pour une suspension des séances de la Chambre pendant la période du 21 avril au 16 mai.

M. Millerand rentre à la commission de l'armée

On sait que la Chambre a voté récemment une proposition de résolution tendant à augmenter de seize le nombre des membres de la commission de l'armée.

Appelé à nommer un nouveau membre de cette commission, conformément à cette décision, le groupe de l'Union républicaine radicale et socialiste vient de désigner M. Millerand, ancien ministre de la Guerre.

La commission du budget se prononce
contre la modification de l'heure

Consultée pour avis sur la proposition de loi de M. André Honnorat tendant à avancer d'une heure l'heure légale pendant la durée de la guerre, la commission du budget s'est prononcée, par 7 voix contre 6, contre l'adoption de la proposition.

AU SENAT

LA TAXATION DES DENRÉES

Le Sénat refuse de discuter
sans texte imprimé

Après l'adoption, sans débat, du projet de loi relatif à l'examen des exemptés et réformés des plus jeunes classes appelées sous les drapeaux, le Sénat a repris, hier, le projet sur la taxation des denrées.

Nous avons indiqué la transaction acceptée par la commission, après l'audition du ministre de l'Intérieur et du ministre du Commerce, et le nouveau texte qui arrête la liste des produits pouvant être soumis à la taxation. Le nouveau rapport n'ayant pu être imprimé et distribué, de nombreux sénateurs ont refusé, malgré l'insistance de M. Malvy, d'émettre un vote dans ces conditions.

Tout au plus, ayant repoussé, par 155 voix contre 100, l'ajournement demandé par M. Théodore Girard, le Sénat consentit-il à statuer sur la question de principe et à adopter, pour l'article premier, le texte suivant proposé par M. Tournon et accepté par M. Aimond au nom de la commission :

Pendant la durée des hostilités et les trois mois qui suivront leur cessation, peuvent être soumises à la taxation les denrées dont l'énumération suit...

La discussion sera reprise après la distribution du rapport imprimé.

Le Sénat siégera aujourd'hui pour discuter le projet de loi sur les conseils de guerre.

Une épée d'honneur
qui connaîtra la victoire

Nous publions la photographie de l'épée d'honneur offerte au prince Alexandre de Serbie par la jeunesse française.

C'est le lycée Condorcet qui avait pris l'initiative de ce bel et sincère hommage, et c'est son proviseur qui eut la joie de présenter au prince régent les délégués des lycées et des collèges. L'un de ces élèves, dans une éloquente adresse en vers, au vaillant soldat la remise du fier symbole.



Sabre d'honneur du prince Alexandre de Serbie,
par Falize.

On sait que cette épée est l'œuvre de M. André Falize qui orfévra jadis toutes les pièces du Sacre et qui cisellera dans l'or l'œuvre magistrale qu'un avenir prochain doit consacrer sur les champs de bataille.

Le prince déclara en effet, dans un sourire où se lisait toute la noblesse de son âme et la fière certitude de la revanche de ses armes : « Donnez-moi votre belle épée pour la prochaine grande bataille, et c'est elle que je porterai. »

Lombard, Laborde
Garfunkel et Cie

(ONZIÈME AUDIENCE)

LE DÉFILÉ DES TÉMOINS CONTINUE

Parlant des avocats, un écrivain lançait cette boutade : « Comme les juges ne sont pas toujours tenus de savoir appliquer les lois, il y a des gens pour les leur embrouiller davantage encore, sous prétexte de les appliquer. Ceux-là sont avocats. »

Et M. Charles Philippe, défenseur de Garfunkel, s'est efforcé de démontrer aux juges du Conseil de guerre qu'il y avait lieu de suspendre le jugement en ordonnant un supplément d'informations, basé sur les faits nouveaux révélés au cours des dernières audiences.

D'où nouveau dépôt de conclusions pour demander acte de la déclaration du commissaire Dhumbert relative aux menaces de révélation dont il a été l'objet de la part du major Laborde, et de la déposition du docteur Dybowski, inspecteur principal au service de santé, au sujet de la non-nomination du docteur Lombard à Villemin-38. Garfunkel demande également qu'il lui soit donné acte du refus des témoins Dhumbert, Simon et Henry — invoquant le secret professionnel — de faire connaître la source des renseignements de police défavorables à l'accusé.

Après une longue délibération, le Conseil rejette en bloc les conclusions, se bornant à donner acte à la défense des faits matériels. C'est un nouvel échec du système d'obstruction pratiqué depuis la première audience.

On entend le courtier d'assurances Rémy, président de la « Société des Sauveteurs-ambulanciers volontaires de Paris ». Le témoin expose dans quelles conditions le docteur Miette et le dentiste Blaizais le dépouillèrent du matériel de la société à l'aide duquel ils organisèrent leur hôpital, à la brasserie Karcher, Faubourg-du-Temple.

Comment pouvait-on faire confiance à un homme qui, comme le docteur Miette, était ivre tous les jours ? déclare M. Rémy.

Et il ajoute :

— Si le commissaire de police du quartier avait fait son devoir en donnant suite à ma plainte, le scandale n'aurait pas eu lieu.

M. Albert Crémieux demande au colonel Favart de bien vouloir, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, faire procéder à l'audition du docteur Miette.

Le colonel s'y refusant, la défense fera citer le prédécesseur du docteur Lombard aux hôpitaux 27 et 38.

Le docteur Gaucher, médecin principal, vient expliquer le fonctionnement des hôpitaux complémentaires et comment fut faite la nomination de Lombard.

Mme Courroy, infirmière pendant deux mois, s'aperçut bien vite qu'il s'agissait de tout autre chose que de soigner des soldats malades ou blessés.

M. Jules Dunet, économiste à l'hôpital 38, reconnaît que le docteur Lombard avait de hautes relations, dont il faisait étalage.

En somme, ce sont les faits de l'accusation qui se précisent chaque jour davantage.

Alfred Bougenier.

POUR L'EFFORT CONTINU

Tous les jours nos braves combattants reçoivent des usines de guerre et des arsenaux le matériel et les munitions qui leur sont indispensables ; tous les jours le Trésor doit donc faire face à des dépenses d'entretien et de renforcement considérables.

Aussi souvent que nous le pouvons, nous devons épargner et prêter à l'Etat ces épargnes nécessaires à sa trésorerie. C'est « un effort continu » qui doit être fait parallèlement à « l'effort continu » que soutiennent héroïquement nos soldats.

Pour apporter utilement notre contribution, transformons nos disponibilités en Bons ou en Obligations de la Défense Nationale.

Ces Bons représentent un placement temporaire, puisqu'ils sont émis à 3 mois, 6 mois et un an. Leur intérêt, net de tout impôt, payable d'avance est fixé à 4 0/0 pour les bons à 3 mois et à 5 0/0 pour ceux à 6 mois et à un an.

Les Obligations 5 0/0 de la Défense Nationale, munies de coupons semestriels, sont remboursables au pair au plus tard en 1925. Leur intérêt net d'impôt est payable d'avance.

Le public a donc toutes facilités : il peut souscrire à Paris et en province chez tous les comptables du Trésor et à tous les guichets de la Banque de France.

LEÇONS P. R. CORRESPONDANCE
Boulevard de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.,

LES CONTES D'EXCELSIOR

MON MENTOR

A Eugène Simoneau.

Quand j'eus passé la première partie du baccalauréat (il y a de cela cinq ans, l'année d'Agadir), mes parents m'offrirent un voyage en Allemagne. C'était leur façon de me récompenser; et ils y voyaient un moyen pour moi de me perfectionner dans la langue de Goethe.

Ils m'avaient choisi comme compagnon, comme mentor, le répétiteur d'allemand qui m'avait préparé à mon examen. Je me réjouissais d'être confié à Frantz Pfeiffer. Ce jeune Prussien à lunettes d'or, au visage barré d'une longue cicatrice blanche — vestige d'un duel féroce — me montrait de l'amitié. Il était pauvre et avait débuté péniblement à Paris, couchant à l'asile de nuit, mangeant à la soupe populaire. J'avais dix-sept ans : cet âge n'est pas sans pitié; c'est, au contraire, celui de l'altruisme et des effusions généreuses; je plaignais mon gueur de répétiteur et je l'en aimais davantage. Lui attribuant une âme et une intelligence d'élite, je méprisais la société qui ne savait pas les reconnaître, et je généralisais cette iniquité. Frantz Pfeiffer cultivait la rouge fleur de mon socialisme juvénile : il m'incitait à haïr les rois, les capitalistes, la magistrature, la soldatesque et proposait Karl Marx à mon adoration. Quand il palabrait, ses yeux lançaient des flammes; je croyais voir se refléter, aux verres de ses lunettes d'or, le grand soir ou l'aurore des temps nouveaux.

Nous partîmes, un matin de juillet, pour Heidelberg. Nous devions visiter, en six ou huit semaines, une grande partie de l'Allemagne; la dislocation aurait lieu à Lausanne, d'où je rejoindrais mes parents, installés à Vevey pour les vacances...

En passant la frontière, en arrivant à Metz, je ne pus réprimer un serrement de cœur. J'étais chez nos durs vainqueurs de 70, chez les dépeceurs de la patrie française.

— Comme vous avez l'air grognon, cher Abel, me reprocha Pfeiffer.

Je lui avouai l'origine de ma mélancolie. Il se moqua lourdement.

— Histoire ancienne! Préjugés! disait-il. Je vous croyais plus affranchi. Tout bon socialiste doit être internationaliste.

Je n'insistai point par fausse honte, mais il m'avait froissé. Ce fut la première fêlure à notre amitié... En Allemagne, Pfeiffer se prussifia et je devins meilleur Français. Mon mentor trouvait tout admirable : les monuments, les lavabos, les sites, les biftecks aux confitures, et j'avais tendance à tout dénigrer. Pfeiffer blâmait mon parti pris. Cependant, il ne ménageait guère la France; et je m'apercevais qu'il en voulait à nos cocardiers plutôt qu'au kaiser et aux junkers.

Après avoir souffert de toutes les privations possibles, Pfeiffer s'empiffrait; il dépensait à tort et à travers la somme importante que mon père lui avait remise; il se faisait servir les vins les plus fins et les plus gros cigares, et — comme frappé de mégalomanie — ne consentait à descendre que dans les palaces, à voyager qu'en wagon-salon. Il réalisait, sans doute, certaines économies... sur moi : il m'avait mis au régime de l'eau et avait décrété que le tabac ne me valait rien. Il oubliait aussi l'objet de notre voyage : qu'on l'avait chargé de m'enseigner la pratique de l'allemand et de me montrer son pays. De par sa volonté, nous parlions exclusivement le français (je crois qu'il achevait de l'apprendre avec moi) et ma complicité lui était acquise, car cela atténuait mon impression d'exil... Au moment de nous rendre à une cathédrale, à un musée, Pfeiffer, gonflé de nourriture et chauffé de boisson, s'endormait sur son lit et tombait dans une torpeur de boa repu. Il voulait digérer, dormir et se souciait peu de tableaux, de verrières, de sculptures...

Nous atteignîmes les bords du Rhin, par une brûlante après-midi. Pfeiffer but tellement dans une guinguette qu'en retenant nos chambres à l'hôtel il s'écroula comme une masse, devant le majordome. Aidé d'une valetaille ricanieuse, et tout honteux, je transportai mon mentor dans ses appartements, avec nos paquets.

A partir de cette beuverie, Pfeiffer ne se réfréna plus : il était souvent ivre-mort, se passait toutes ses fantaisies, ne reculait devant aucune excentricité ou incongruité. Je n'osais me plaindre de lui, dans mes lettres à ma famille : il me causait une peur vague; des éclairs méchants s'allumaient parfois

derrière ses lunettes de personnage à la Hoffmann. Je ne retrouvais plus, en ce gointre autoritaire, en ce pochard dominateur, mon petit professeur souffreteux et illuminé. La transformation brusque d'un être constitue un phénomène qui tient de la magie et qui nous effraie toujours.

On se représente l'abracadabrance d'un voyage réglé par un pareil mentor. Nous nous attardions où il aurait été raisonnable de passer, nous nous arrêtions à peine aux endroits les plus riches en curiosités et en beautés. Je garde de l'Allemagne des souvenirs confus, où se mêlent la cathédrale de Cologne, le jardin zoologique de Hambourg, la vierge de Nuremberg et le théâtre de Bayreuth; je me rappelle un peuple formidablement laborieux et têtue, des visages obstinés, revêches et sournois aux prunelles qui guettent.

A Munich, Pfeiffer décida une excursion au Starnberg, un lac des environs sur lequel le wagnérien Louis II aimait naviguer dans une nacelle artelée de cygnes. Il s'y noya même, un soir de démente. Si je me souviens particulièrement de cette journée, c'est que les eaux du Starnberg étaient d'une émeraude lumineuse; que mon mentor, abominablement gris, fit scandale sur le pont du bateau public et, qu'en rentrant de notre promenade, nous apprîmes l'arrivée du Panther devant Agadir, et l'ouverture d'une nouvelle crise franco-allemande.

Nous n'en poursuivîmes pas moins notre voyage vers le Tyrol. Nous trouvâmes sur les rives d'un petit lac — réduction du Starnberg — une société où Pfeiffer comptait des amis. Ils m'accueillirent froidement : on parlait d'une rupture avec la France et ils me traitèrent en ennemi. Un vieux docteur pangermaniste de Francfort fulmina contre nous.

Agitant son feutre vert sapin à plumes de coq de bruyère, il criait :

— Il faut que l'empereur corrige ces chiens de Français avec des verges de fer.

Je protestai, en dépit de ma jeunesse et de ma timidité; mais Pfeiffer, loin de me soutenir, me désapprouva.

La veille, dans le wagon-restaurant, je m'étais coupé en pelant un fruit. Un panaris se formait dans mon index droit. Le lendemain, au réveil, je souffrais et j'avais la fièvre.

Le médecin pangermaniste, mandé par Pfeiffer, déclara :

— Mais c'est excessivement grave !
Deux heures après, il revint avec mon mentor.
— Cher enfant, une petite intervention s'impose, me dirent-ils.

Leurs visages étaient terriblement durs sous une mine douceuse.

Ils me transportèrent au billard, aménagé en salle d'opérations. Pfeiffer me donna le chloroforme : je perdis connaissance... Revenu à moi, j'avais la main emmaillottée d'ouate et de gaze, et je ressentais toujours une douleur très vive.

Avant de renouveler mon pansement, le docteur me dit :

— Ne vous désolerez pas ! Mais, pour vous conserver le bras, la vie, j'ai dû sacrifier...

Il découvrit ma main droite; alors, je pus constater que l'index et le médium manquaient.

Nous quittâmes le Tyrol. Je me rendais en Suisse, près de mes parents dont les lettres mensongères de Pfeiffer n'avaient qu'assoupi les inquiétudes. A Lausanne, l'étrange Mentor et le Télémaque mutilé prirent l'un l'express de Paris, l'autre le bateau de Vevey.

Aujourd'hui, éclairé par cette guerre atroce sur la mentalité des Teutons, je crois que toutes les délicatesses de Pfeiffer furent des pillages anticipés, et que cette opération que j'ai subie dans un village du Tyrol et qui me rend impropre au service militaire fut une machination criminelle destinée à retrancher un combattant de l'armée française, à l'heure de l'inévitable mêlée.

Maurice D...

Le legs Pierre Goujon

Le Louvre vient de s'enrichir de quelques belles aquarelles de Barye, d'une superbe toile de Ribot. Et le Luxembourg reçoit, du même donateur, un Toulouse-Lautrec et un très beau Van Gogh.

Pierre Goujon, amateur d'art, député — et le premier de nos parlementaires qui tomba sur les champs de bataille — avait prévu, par son testament, ce legs généreux. L'offre faite à nos deux grands musées n'eût point été nécessaire pour que la France se souvint de celui qui tomba pour elle. Mais les artistes et les défenseurs de l'art le plus moderne ne reverront jamais sans émotion le nom de Pierre Goujon au pied des œuvres qu'il laisse à l'Etat.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 500 MILLIONS

Assemblée générale annuelle du 30 Mars 1916

Les actionnaires de la Société Générale se sont réunis le 30 mars 1916 en Assemblée ordinaire sous la présidence de Monsieur Guernaut, Président du Conseil d'Administration.

Le Rapport déclare que le Conseil s'est appliqué au cours de l'exercice 1915 à réduire les engagements sociaux, comme en témoigne le Bilan, à sauvegarder l'avenir des entreprises dans lesquelles la clientèle est intéressée, à fournir la plus large concours possible à la Défense Nationale. La proportion des recouvrements sur le portefeuille mobilier est très satisfaisante, puisqu'elle dépasse 70 0/0. La prolongation de la guerre a eu une répercussion défavorable notamment sur les entreprises de l'Amérique du Sud. Mais le Conseil fait et continuera à faire, dans l'intérêt de sa clientèle, tous ses efforts pour aider au relèvement de ces affaires dont la plupart sont appelées à retrouver la prospérité quand la situation sera redevenue normale. La confiance et la fidélité de la clientèle se sont affirmées avec une force particulière lors de l'emprunt de la Défense Nationale, plus de 328.000 souscripteurs ayant apporté à la Société Générale un montant en capital de 880 millions de francs. Enfin la Société Générale a saisi toutes les occasions qui se sont offertes pour apporter son concours aux industries travaillant pour la défense du pays et des nations alliées.

Le rapport signale également la nouvelle répartition des Services dans les trois immeubles du Boulevard Haussmann, de la Rue Réaumur et de l'Avenue Kléber. Le Conseil et la Direction sont installés dans l'immeuble du Boulevard Haussmann, devenu le siège de la Société, avec l'Agence Centrale groupant les services à l'usage de la Clientèle. Les principaux Services intérieurs fonctionnent Avenue Kléber où la Conservation des Titres est aménagée dans les meilleures conditions de sécurité. Enfin les Services de Bourse et de Portefeuille ont trouvé leur place rue Réaumur à proximité de la Bourse et de la Banque de France. Cette organisation a eu comme conséquence de rendre libre l'immeuble de la rue de Provence que le Conseil espère pouvoir réaliser après la guerre dans des conditions avantageuses par suite de sa situation.

Le produit net de l'exercice s'est élevé à 10 millions 400.000 frs, sensiblement égal à celui de 1914 qui avait été reporté à nouveau. En raison de la prolongation des hostilités, le Conseil a cru devoir procéder à une révision sévère de tous les postes de l'Actif aboutissant à une dépréciation totale de 87.639.000 frs. Cette dépréciation est ramenée, après attribution intégrale des Profits, à Francs 66.500.000, faisant l'objet d'un prélèvement sur la Réserve, laquelle, l'opération faite, représentera encore la somme appréciable de 50.700.000 frs. Le Conseil estime que la prospérité future de l'Etalblissement sera désormais assurée, au prix d'un sacrifice momentané, sur une base forte et absolument saine.

Le Conseil adresse ensuite des éloges au Personnel qui a fait preuve du plus grand dévouement en accomplissant une tâche de plus en plus lourde, ce qui a permis le fonctionnement à peu près normal des guichets ouverts l'an dernier. Il adresse son témoignage de sympathie aux familles des agents tombés glorieusement au champ d'honneur; il y joint ses vœux pour les blessés, les prisonniers, tous ceux qui sont sur la ligne de feu, exposant journellement leur vie.

Les Censeurs-Commissaires se sont entièrement associés aux propositions du Conseil, donnant notamment leur pleine adhésion à celle ayant pour objet un prélèvement sur la Réserve et l'emploi du solde créditeur des Profits et Pertes pour faire face aux amortissements opérés dans l'Actif.

Cette Résolution, comportant également l'approbation des comptes, a été votée par l'Assemblée à l'unanimité, moins sept actionnaires, sur un total de plus de 300 actionnaires présents.

L'Assemblée a en outre renouvelé les pouvoirs pour 5 ans des Administrateurs sortants, Messieurs Bouillat et Bourget, tous deux mobilisés et décorés de la Légion d'honneur; elle a réélu Censeur pour trois ans Monsieur Desroys du Roure, et nommé Commissaires pour l'exercice 1916, Messieurs Desroys du Roure, Lavallée et Cornélis de Witt.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

RENTE AUTRICHIENNE

HONGROISE ET TOUTS TITRES et COUPONS.
Argent de suite. BANQUE, 7, rue Laffitte, PARIS.
Ayuntamiento de Madrid

THÉÂTRES

A l'Opéra. — Programme de la semaine. Matinée du jeudi 13 avril : *Grizelle* (acte II, 2^e tableau), de M. Jules Mazilier; *l'Étranger*, action musicale en deux actes, de M. Vincent d'Indy, sous la direction de l'auteur : Mlle Bréval et M. Delmas.

Matinée du dimanche 16 avril : *Carême-Prenant*, concert du dix-septième siècle, argument de M. Fr. Funck-Brentano; *Rigoletto*, opéra en quatre actes de G. Verdi : Mlles Yvonne Gall et Lapeyrette, MM. Sullivan, Noté et Gresse.

A l'Opéra-Comique. — C'est aujourd'hui, à 1 h. 1/2, que l'Opéra-Comique donne sa grande matinée de gala au bénéfice des Œuvres de Guerre de la France Africaine. Le programme, spécialement composé pour cette représentation, est des plus remarquables.

Demain, à 1 h. 1/2, pour la rentrée de Mlle Croiza, *Werther* (MM. Darmel, Vauras, Azéma, Mlle Vaulier), les *Noces de Jeannette* (Mlle Tissier, M. Deloger).

Samedi, à 7 h. 3/4, *Aphrodite* (Mlle Chénal, M. Darmel). L'orchestre sera dirigé par M. Camille Erlanger.

Dimanche, matinée à 1 h. 1/2, *Loutse* (Mlle Isardou paraitra pour la première fois dans le rôle de Louise); elle aura pour partenaires MM. Fontaine, Henri Albers, Mlle Borel. Soirée à 8 heures, *Lakmé* (Mlle Brühler, MM. Léon David, Allard, Ghasne).

Les représentations seront suspendues pendant la semaine sainte.

Dimanche de Pâques, matinée à 1 h. 1/2, *la Tosca* (Mlle Marthe Chénal, MM. Fontaine, Jean Pélissier), les *Amoureux de Catherine*. Soirée à 7 h. 1/2, *Manon* (Mlle Geneviève Vix, MM. Léon David, Jean Pélissier, Ghasne, Mlle Pavloff).

Lundi de Pâques, matinée à 1 h. 1/2, *Palluasse*, *Lakmé*. Soirée à 7 h. 1/2, *Carmen*.

Les premières de la semaine. — Cette semaine théâtrale sera particulièrement riche en changements de spectacles et en reprises. Qu'en juge-t-on ?

Ce soir, le Palais-Royal donnera la première du succès de M. Tristan Bernard : *le Petit Café*.

Demain, l'Athénée donnera la première du Vaudeville en trois actes de MM. Nancey et Armand, *Théodore et Cie*.

Vendredi, la Comédie-Française reprendra la comédie en quatre actes d'Erckmann-Chatrian, les *Rantzau*, cependant qu'au théâtre Antoine aura lieu la première (reprise) de *l'Homme qui assassina*, de M. Pierre Frondaie, d'après le roman de Claude Farrère, et qu'au Théâtre-Lyrique la reprise de *la Traviata* servira de début à M. Louis Rousseau.

Ce n'est d'ailleurs pas complet, car il y a lieu d'annoncer le nouveau spectacle de l'élégante scène des Capucines, dont la première aura lieu probablement demain soir.

Aux Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, salle Gaveau, dernier concert Colonne-Lamoureux avec le concours de Mlles Marthe Chénal, de l'Opéra-Comique; Blanche Selva, et de MM. Camille Saint-Saëns, Gabriel Faure, Alfred Bruneau, Camille Chevillard, Paul Dukas, Camille Erlanger, Vincent d'Indy et Gabriel Pierné, qui dirigeront leurs œuvres. Au programme :

Raménich, suite basique de Gabriel Pierné; *Shylock*, musique de scène pour le drame de Shakespeare, de Gabriel Faure; *Penthesilée*, d'Alfred Bruneau, chantée par Mlle Marthe Chénal; *la Péri*, de Paul Dukas; *Orient et Occident*, marche, de Camille Saint-Saëns; trois poèmes russes, de Camille Erlanger, interprétés par Mlle Marthe Chénal; *la Chèvre et le Haran*, poème symphonique, de Camille Chevillard; *Symphonie sur un chant montagnard*, pour piano et orchestre, de Vincent d'Indy, jouée par Mlle Blanche Selva.

Réunion des artistes musiciens. — Les adhérents de la Chambre syndicale des Artistes musiciens se réuniront ce matin, à 9 h. 1/2, à la Bourse du Travail, salle Focher, pour y étudier la question des salaires.

Au bénéfice des artistes polonais. — Demain, au Cercle de la Librairie (117, boulevard Saint-Germain), à 2 h. 1/2, aura lieu une matinée de musique ancienne et moderne au bénéfice des artistes polonais victimes de la guerre.

MERCREDI 12 AVRIL

Comédie-Française. — A 8 heures, la Première Bérénice, la Mère apprivoisée.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, gala au bénéfice des Œuvres de Guerre de la France Africaine.

Odéon. — A 8 heures, *Fédora*.

Théâtre Antoine. — Vendredi, à 8 h. 30, *l'Homme qui assassina*.

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollon. — A 8 h. 15, lundi, mercredi, vendredi, dimanche (matinée et soirée), *la Cocarde de Mini Pinson*. Mercredi, jeudi (matinée et soirée) et samedi, *Madame Boniface*.

REUILLETON D'EXCELSIOR DU 12 AVRIL 1916

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XIX

Lison mariée

Ce fut une belle noce, à la mode provençale, que celle de Lison Bergère et de Robert Darney au Mas des Oiseaux.

Tante Félicie avait voulu à tout prix mettre une robe de soie puce qui n'était pas sortie de l'armoire depuis vingt ans, et que Lison avait eu bien du mal à arranger au goût approchant des modes de 1915.

M. et Mme Darney, les parents de Robert, qui étaient venus rejoindre leur fils pour la cérémonie, avaient témoigné à Lison, dès leur arrivée, les meilleures intentions d'attachement.

Quant aux nouveaux époux, ils rayonnaient de tout leur bonheur.

Il y eut un beau déjeuner dans la grande salle du Mas des Oiseaux. Robert était en uniforme comme s'il était encore soldat, et Lison, en robe blanche, croyait vivre un rêve comme elle n'aurait jamais osé en souhaiter.

Au soir, les jeunes mariés furent à Aix prendre le train de Paris.

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinéma réservés.

Athénée. — Jeudi, *Théodore et Cie*. Capucines (tél. 155-40). — Relâche pour répétitions générales du nouveau spectacle. Châtelet. — Mercredi, jeudi, samedi, dimanche, lundi et mardi, à 7 h. 50, les *Exploits d'une petite Française*. Gaîté-Lyrique. — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*. Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *l'Expérience du docteur Lorde*. le Masque, *Une rage d'amour*, *la Lanterne* (mat. mer. et dim.).

Gymnase. — A 8 heures, *le Rubicon*. Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *le Petit Intérieur*, *l'Avion 553*.

Une petite femme forte (Otero, Diérolle). Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *la Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Alsace*. Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Petit Café*.

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une Nuit de noces*. Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche.

Théâtre-Lyrique. — A 8 h. 15, *les Saltimbanques*. Variétés. — A 8 h. 30, *le Dindon*.

Vaudeville. — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — 2 h. 30 et 8 h. 30, *Une Aventure de Mme Favart*. Dévorées, avec G. Mack et ses lions. 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *les Roses de la vie*, président et généralissime aux armées. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Mar. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Patbé. — Pendant la bataille (drame), les Mystères, la goélette la « Panthère ». Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — La goélette la « Panthère » (suite des Mystères). L'Organisation des défenses en Orient par le général Mahon.

COURS ET CONFÉRENCES

L'admirable et très vivante conférence de M. Frédéric Masson, faite avant-hier à l'Université des Annales sur « la Femme pendant et après la guerre », et que toutes les femmes voudront lire, paraîtra dans le *Journal de l'Université des Annales* (51, rue Saint-Georges).

A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui mercredi 12 avril, à 2 h. 1/2 : *L'âme anglaise*, conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

Mlle Rogelet, infirmière-major de la Société de secours aux blessés militaires, vient de recevoir, à Salonique, la croix de guerre avec palmes et a été l'objet de la citation suivante : « Infirmière volontaire au Maroc, puis à Sainte-Menehould, venue en demande à l'armée d'Orient, y a fait preuve, dans un service de clinique, des connaissances les plus solides et des qualités les plus appréciables. »

Le général Sarraill a remis également la croix de guerre à Mlle Rogelet, pour son service dévoué dans les hôpitaux militaires français.

DEUILS

M. et Mme Darney ont eu, en l'église Saint-Louis, à Toulon, un service solennel à été célébré à la mémoire du lieutenant de vaisseau Bardy, commandant le contre-torpilleur *Renaudin*, coulé il y a trois semaines dans l'Adriatique, et des officiers maritimes et matelots qui ont péri glorieusement avec lui.

Dans la nombreuse assistance, on remarquait le vice-amiral Rouyer, préfet du cinquième arrondissement maritime, le contre-amiral Saget-Douvenoux, M. Micholet, maire de Toulon, ainsi que les survivants du *Renaudin* présents à Toulon.

Nous apprenons la mort :

De Mme Leon Pégard, du Conseil national des Femmes françaises, décédée âgée de soixante-six ans, fille de M. Champigneulle, le grand verrier d'art, médaillé de 1870.

De M. Lucien Lefort, ex-architecte en chef de la Seine-Inférieure, président de l'Association provinciale des architectes français, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Rouen.

De M. Guyot-Dessaigne, veuve de l'ancien ministre, ancien député du Puy-de-Dôme, décédée à Clermont-Ferrand, âgée de quatre-vingts ans.

M. et Mme Darney avaient résolu de passer quelques jours à Marseille.

Tante Félicie trouva le Mas des Oiseaux bien vide lorsque tout le monde fut parti.

Robert avait choisi, à Meudon, une jolie villa meublée pour s'y installer avec sa jeune femme.

Il y avait une terrasse que les nouveaux époux ne pouvaient jamais se décider à quitter une fois qu'ils furent installés dans ce paradis.

Le jour, on voyait passer dans le ciel les avions militaires partis de Buc ou de Villacoublay.

Le soir, Paris, dans le lointain, était mystérieux et sombre, le Paris de guerre où les lumières ne s'allumaient pas.

Lison et Robert, dans leur villa de Meudon, concurrençaient deux mois d'une lune de miel sans égale.

Mais, un dimanche de juin où ils recevaient M. et Mme Darney, le père de Robert prit son fils à part et, longtemps, le relint à causer sur la fameuse terrasse.

Et quand cet entretien fut achevé, Lison en conclut de suite le résultat.

Avec la certitude de la victoire, l'activité commerciale reprenait peu à peu en France.

La maison Darney, soieries et rubans, fermée depuis près de dix mois de guerre, allait tenter un effort pour retrouver sa clientèle et donner du travail à ses ouvriers non mobilisés.

Il n'y avait point que le triomphe militaire à assurer sur l'ennemi, auquel parlait on tenait tête.

Il fallait aussi songer à la lutte industrielle et commerciale que la fin de hostilités ferait renaître.

El pour cela le devoir était de se préparer, chacun suivant ses moyens.

La maison Darney faisait jadis de grosses affaires.

Ayuntamiento de Madrid

LES SPORTS

HIPPIQUE

Les concours des Haras en 1916. — L'administration des Haras organisera cette année quinze concours spéciaux de chevaux de selle de trois ans. Ceux-ci auront lieu à Caen, Saint-Lô, Alençon, Chartres, Tours, Angers, Toulouse, Clermont-Ferrand, Pau, Bordeaux, La Roche-sur-Yon, Rochefort, etc. Les fonds alloués par l'Etat sont de 102.100 francs, auxquels il y a lieu d'ajouter la subvention de la Société Sportive d'Encouragement, laquelle est de 22.000 francs.

YACHTING

Aux « Faces-Pâles ». — Les régates du grand club nautique suisse ont été fixées comme suit : 21 mai, aux Eaux-Vives; 11 juin, sortie pique-nique à Mies; 25 juin, à la Belotte; 8 et 9 juillet, croisière; 23 juillet, sortie en barque; 30 juillet, à Bellrive; 13 ou 20 août, à Bellvue; 7 septembre, Jeûne genevois, pique-nique au Creux-de-Genthod; 10 septembre, aux Eaux-Vives. Le comité pour 1916 est le suivant : MM. J. Fontana, président; H. Lechaud, vice-président; J. Oder, secrétaire; L. Weber, vice-secrétaire; E. Panard, trésorier; N. Perlemaun, vice-trésorier; G. Bethmann et Ch. Collard.

La Bourse de Paris

DU 11 AVRIL 1916

En dehors d'un nouveau tassement de notre 3 0/0 perpétuel et, par contre, d'une légère avance, au parquet, de l'Extérieure, et, en coulisse, des industrielles russes, aucun changement intéressant n'est à signaler dans les dispositions générales du marché.

Parut les fonds d'Etat, le 3 0/0 Français fléchit à 82,40; le 5 0/0 est soutenu à 88,15. Au groupe étranger, l'Extérieure est en nouvelle reprise à 84,80. Russes peu modifiés.

Etablissements de crédit alourdis par manque d'affaires : Banque de France, 4.750; Crédit Lyonnais, 1.045. Même nuance sur notre grands Chemins. Lignes espagnoles en progrès plus ou moins accentués.

Chiffres calmes : Rio, 1.745; Boléo, 785.

En banque, seules les valeurs russes donnent lieu à quelques transactions.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,71; Suisse, 117; Amsterdam, 250; Pétersbourg, 188; New-York, 602; Italie, 92; Barcelone, 388.

Si vous voulez avoir le
Produit Pur, prenez
l'Aspirine
"Usines du Rhône"

LA TOBE DE 20 COMPRIMÉS 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES
Gros : 80, Rue de Valenciennes, PARIS

VINS DE BORDEAUX, en grand assortiment à partir de 225 fr. la barrique et 2 fr. la bouteille (franco), CAVES SAINT-MICHEL, 103, quai Chartrons, Bordeaux.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNY

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volamard.



LES PETITES ANNONCES d'EXCELSIOR paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 30 lettres ou signes

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI

1 franc la ligne de 30 lettres ou signes.

J. 27 a., sér. réf., dem. s'il empl. com. aide-compt. ou écrit. bur. Paris ou prov. Ecr. Mlle Valva, 14, Bd Sévigné, Rennes.

Cout. tail., nou. mont. gd chic, px mod. Rendé, 129, r. de Sévres.

E. TUDIANT DENTISTE, ayant fait une année d'études, cherche second dentiste. LYCHUGUE, 12, rue Rochechouart.

TRADUCT. franç., grec, angl. — EVANS, 18, rue Rochechouart.

A. ncién commerçant, non inabillissable, actif, ayant auto, cherche représentation sérieuse pour la province. — BECK, poste restante à Dives (Calvados).

P. EINTRE en bâtiment, colleur papier, dem. trav. ch. particulier; prix mod. DUMONTET, 20, rue Voltaire, Saint-Ouen.

D. ame, exc. réf., verb. et écrite, dem. situat. dame comp. institutrice jeunes enfants. — Rouvier, 24, r. Miromesnil.

O. rph. coutur. dem. journ. bourgeo. Delbays, 12, r. de Lyon.

CHERCHES DE MAISON

1 franc la ligne de 30 lettres ou signes.

Culsière Suisse frs, 56 a., d. pl. av. f. ch. Louise, d. r. P.-le-Grand.

Chauffeurs mécaniciens J. hme, 31 a., dem. pl. chauff. mée. Ferrière, 15, r. Morice, Clichy.

Chauffeur mécanicien, 39 ans, Belge, cherche place Paris ou banlieue. — Warnaut, 42, rue Férou.

OFFRES D'EMPLOI

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.

O. n dem. élèves opérateurs p. le cinématographe. Vitagraph, 14, r. Saint-Merri, 1^{er} l. Jours, de 1 h. à 6 h. du soir.

O. n dem. première main p. robe-bourse modèle. Inutile se présenter si pas ir. capable. Pelluet, 10, rue Montholon.

Le mail. cordonnier 27^e col. dem. ouvriers, 37, Bd Port-Royal.

IMPORTANTE MAISON DE VETEMENTS IMPERMEABLES. engagée dans la voie des méthodes modernes et lançant ses nouveaux modèles sensationnels, offre à dames et messieurs situation de 20 à 250 francs par semaine p. un travail facile et agréable de représentation. Ecrire de suite aux Etablissements NEW AMERICA, Courbevoie (maison fondée 1891).

J. OFFRE A TOUS, ville et campagne, TRAVAIL CHEZ SOI, facile, bien payé, sans apprentissage et s. quitter emploi. Ecrire : Mlle M. Jubault, 21, rue des Ponts-Neufs, Le Mans.

P. endant, après. GUIDE INDISPENSABLE POUR REUSSIR. Indique emplois lucrat. ind. Entreprises à créer, gr. bénéf. Env. c. 2 fr. mandat. Imprimerie, 8, r. de l'Agout-Bally, Paris.

SUCCESSIONS, TESTAMENTS, PARTAGES
3 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
Avocat spécialiste. Ecr. Revue Juridique, 4, square Maubourg.

DIVERS

3 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
B. EAUTE, secret de famille, revenant à 3 francs par mois. Mme Ite, 38, rue Vauquelin, Paris (5^e arrond.).

J. eune ménage distingué, posséd. tennis env. Paris, cherche ménage assor. poss. auto p. faire sports en particip. dépenses. Ecrire : Maurice chez Iris, 22, rue Saint-Augustin.

SOINS DES CHEVEUX

3 francs la ligne de 30 lettres ou signes.

CHEVELURE MAGNIFIQUE
... A n'importe quel âge. Succès rapide et garanti. ... Nombreuses attestations. Echantillon contre 1 fr. 25 ... Ecrire à MODERN LABORATORY, 10, rue St-Victor, Paris. A.D.

CHIENS

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
G. d elev. loulous nains et min., marrons, sable, orange 2 liv., 10^e 1^{re} px, coupes; noirs, bleus prim. chiots. Longeon-Lisieux.

C. hien guerre, policiers, ttes rac, fox, ratiers. Expéd. part. Marlette, 121, Bd Hôtel-Vil., Montreuil. T. 225. M. Vincennes.

L. oulous havan*, mult*. 2 h. d. 26, r. Feydeau, Paris (M^e Bourser).

L. oulous marr. 2 m*, Fox, Papillons, Irish ter. 188, r. Roquette.

P. oliciers, loulous, Yorkshire, Toy, Fox, Boules. — CHENIL FRANCAIS, 7, rue Victor-Hugo, Charenton. Téléph. 289.

ANIMAUX DIVERS

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
C. hats Siam et Angora. — Fontaine, 188, rue de la Roquette.

CABINETS D'AFFAIRES

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
J. e remplit toutes missions, ENQUETES, RECHERCHES. — M^e Frank, 5, Bd Beaumarchais (place de la Bastille).

VENTE DE PROPRIETES

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
B. anlieue
A vend. terrain 50.000 m. banl. S.-E. p. usaine, à l'abri inond*. Sol de 1^{er} ord. S'ad. à M. Chevallier, arch., 49, parc Ivry-S.-S.

FONDS DE COMMERCE

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
A. aire métallurgique à Paris. Après fortune. Rénéece normale, 60.000 fr., plus élevé actuellement. Mise au courant rapide. Avez 200.000 fr. Association préalable si on le désire. Affaire saine et sérieuse. — DURIEU, 252, F^e Saint-Martin.

O. n demande personnes dépôt vin, pain, pâtes, 3 et 500 fr par mois av. p. capital. — Chanoine, 64, rue Tiquetonne.

D. ame ou ménage dem. p. rep. prendre tr. jail comm. de luxe Dillire soir et dim. Plein centre; banl. 50 fr. p. jr pouv. doub apr. guerre. Av. 5.000 fr. ou b. garant. Baudiel, 80, r. Lafayette.

AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
G. rand choix d'autos et camions d'occasion en parfait état Achat comptant. Echange. Noël, 10, Bd Courcelles. T. 390-60.

E. CLAIRAGE complet acétylène B.B.C. p. voiture automobile, ph. Duccelier, lant. projr. 500 fr. Pey, 37, Bd Port-Royal.

C. ONSEIL D'AVIS ? Pour acheter ou vend. voiture automobile, v. avec intérêt et v. adresser OFFICE INDUSTRIEL ET COM^e, 101, av. d'Orléans (14^e), qui offre garage gratuit durée de vente.

ALIMENTATION

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
A. sperges, petits pois, etc., dep. 5 fr. Jul. fleurs var. fro dom., mod. 4, 5 fr. et au-d. Dupont, passerelle St-Sylvestre, Nice.

H. UILE D'OLIVE ext. surff. vierge, 1^{re} pression, gar. pure sur anal. feo dom. postal 10 litres, 23 fr. M^e Scutran, Tunis.

H. UILE D'OLIVE vierge gar. pure s^e anal. 1^{re} press., 10 litres, 23 fr. feo dom. c. rembt d'avance 22,50. Léon Costa, Tunis.

LECONS

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
R. elouche photographique. Mlle Gérard, 57, Bd Victor, Paris.

FLEURS ET PLANTES

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
P. ANIERS fleurs. Ed. Lecocq, prop^r Juan-les-Pins (Alpes-Mar.).

PENSIONS DE FAMILLE

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
P. ension fam., conf. m., jard. 94 bis, r. Bolleau, T. Aut. 60-62.

A. ppert. mblé, c. mod., asc., tél., 2 ch., sal., s. à m., cuis., of., s. bains, c. 1., gd balc., vue sur parc. — 27, rue Jasnin.

PROVINCE

J. UAN-LES-PINS (Alp.-Mar.). M. et M^e Ed. Lecocq, Education enfants 6 à 16 ans. Villa toujours fleurie, Simplex, beauté.

APPARTEMENTS MEUBLES

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
O. rue Grenville, pl. centre, entre g. St-Lazare et Madeleine, installation neuve tr. moderne, téléph. av. la ville d. ttes les chambr., asc., bains : au mois et à la journée. (Tél. C. 09-83).

L. uxemb. 2 ch., av. ou es cuis. s. à m., el., ch. bonne, 3 r. Soufflot.

A. ppert. meubl. ds maison bourg. Sal., s. à m., 2 ch., 2 cab. Libre de suite, 3^e sur rue, 9, rue Lécuse (place Clichy).

G. ares Nord et Est, conf. mod., la mieux installée, la moins chère. — ALSACE HOTEL, 13, r. des Deux-Gares, Téléph.

C. ois appart. 3 p. meubl. à 1^{re} nfs. 70 à 140 f. p^e mois. Conf. in., gaz, él. 49, r. Félix-Faure, p. mché, Enghien, 12 m. Paris.

LOCATIONS

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
A. uteil centre, 7, r. Bolleau, gde mais. et jard. à louer 3.800.

O. n cherche p. octob., rive gauche, 7^e arr. préfér. appart., si poss. ds hôtel partic. ou dép. Sal., s. à m., 2 c., etc., 15 à 1000 fr. Tr. sér. Ecr. Dir. Inst. Technique, 29, Bd d. Italiens.

OCCASIONS

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
E. XCELSIOR. Collection complète de la guerre depuis le 25 juillet 1914. Bonne reliure. Six volumes. (La suite même reliure serait fournie). A vendre prix réduit. — Ecrire : M. HENRY, 13, rue Severo (14^e arrond.).

A. liquider bons meubles tous genres fabriqués av. guerre. Fab. Ouv. Réunis, 15, rue Pirpos, Maison Rivato.

C. OMITES, OUVRES DE BIENFAISANCE
Adressez-vous à la MANUFACTURE DE VETEMENTS EN GROS pour dames. — Complots garonnais.

B. ENEZETH, 69, rue de Vanves (14^e arrond.)

A. vendre (urgent), chambres marqueteries et bronzes, salle à mang. hollandaise, salon. — 12, rue Charles-Nodier (18^e).

C. h, à c. araj. citr. 2 et 3 p. Ch. angl. moit. px. 8 à m. mod. ac. Stock fils fer, cuiv., b. mché. Ant. Moderne, 154, Bd Magenta.

C. harbons de bois, Bois à brûler. Scure en gros. S'adresser à M. Léopold NIEL, à Marignane (Bouches-du-Rhône).

VILLEGIATURES

Côte d'Azur

CAP FERRAT. STATION BEAULIEU.
Grand hôtel premier ordre. Même maison : HOTEL FERRAS, 32, rue Hamelin, Paris.

NICE. L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR sert interméd. p^r tout séjour : hôtels, villas, etc. Renseign. gratuit.

VILLERVILLE. pr. Trouville, Le Gd HOTEL HELLEVE est ouvert d'rs à présent p^r l. vac. de Pâques. Vue merv. s^r mer. Px mod. Paul Gautier, prop^r.

VAR. Hôtel du Domaine Aiguhelle, Lavandou. Cure soit. 25 % remise aux combattants et 1^{re} familles. Réf.

des lames courrant les unes après les autres jusqu'à l'infini, on pense à visiter la ville flottante qui vous emporte pour de longs jours.

On fait à bord mille découvertes, puis on installe sa cabine, on choisit la place de son fauteuil sur le pont.

De plus, en temps de guerre, le voyage en paquebot est particulièrement émouvant.

Des sous-marins allemands avaient été vus dans le golfe de Gascogne et sur les côtes d'Espagne.

Tous les passagers y songeaient. Ils ne seraient vraiment tranquilles qu'après l'escale de Lisbonne.

Aussi, pour sortir plus vite de la zone dangereuse, L'île-de-France poussait ses feux, et marchait bon train à 17 nœuds, cependant que les guetteurs ouvraient l'œil à l'avant comme sur les flancs du navire.

Mais les sous-marins, pendant les cinq premiers jours du voyage, devaient laisser le paquebot français très tranquille.

Maintenant que les côtes du Portugal étaient hors de vue et que l'on avançait dans l'Atlantique, un sentiment de complète sécurité était dans le cœur des passagers.

On plaisantait ceux qui essayaient encore leurs ceintures de sauvetage. Le voyage s'annonçait paisible et sûr.

Mais le sixième jour, la vigie signala à l'ouest un vapeur portant le pavillon anglais et qui venait directement sur l'île-de-France.

Bientôt, à la jumelle, on put lire le nom qui était inscrit sur la coque noire : City-of-Swansea.

Par sans-fil, il était en train de communiquer à l'île-de-France l'ordre de s'arrêter.

Intrigué, le commandant du bateau français fit ralentir ses machines, sans toutefois stopper complètement.

Le navire anglais était maintenant à bonne

portée, et soudain ses bordages, truqués comme des lames de théâtre, s'abattirent, des canons apparurent et le pavillon de guerre de l'Allemagne fut hissé à l'un de ses mâts.

Il y eut à bord de l'île-de-France un immense cri de surprise, suivi des lamentations affolées de quelques passagères qui se voyaient déjà perdues.

Par contre, Lison et Robert ne furent nullement émus : tous deux avaient déjà vu l'ennemi bien en face.

Le commandant du bateau français, confiant dans son excellente marche, voulut tenter de s'enfuir.

Debout sur la passerelle, il cria des ordres aux machines.

Mais il était trop tard !

Un obus bien pointé venait tomber non loin de lui, faisant trois victimes dans l'équipage et incendiant les superstructures du pont.

Puis, avec précision, deux autres projectiles éclataient à la même place. Toute lutte était impossible entre un corsaire bien armé et un pacifique vapeur ne contenant que des marchandises et des passagers !

La rage au cœur, le commandant dut signaler qu'il se rendait à merci.

Cependant, Robert, dès le premier coup de canon, avait entraîné Lison vers l'arrière pour essayer de la mettre à l'abri de la mitraille.

Au centre du bâtiment, des matelots lâchaient d'éteindre l'incendie croissant en violence, tandis que d'autres mettaient à l'eau les canots de sauvetage.

Le corsaire allemand signalait en effet d'avoir à quitter le paquebot dans un délai de six minutes.

Au bout de ce temps, il allait être coulé.

Mais les obus avaient détruit trois des bateaux

de sauvetage. Dans ceux qui restaient, on ne pourrait jamais trouver assez de place pour tous.

— Les femmes et les enfants d'abord ! se mit à crier le commandant.

— Embarque, Lison, dit Robert ; moi, je te rejoindrai plus tard, puisqu'on est en train de faire desradeaux.

Mais Lison ne voulait pas obéir.

Sur un ordre de son mari, deux marins la saisirent de force et la jetèrent presque dans une embarcation qui descendait au bout des palans vers les flots.

La secousse fut telle qu'elle en perdit presque connaissance.

Un paquet de mer la frappant au visage vint la ranimer.

Elle rouvrit les yeux et vit la barque où elle se trouvait que l'on écartait avec des avirons du flanc du navire.

En levant la tête, elle aperçut Robert penché sur le bastingage, qui lui envoyait des baisers d'adieu.

Alors, elle souhaita ardemment la mort qui la délivrerait de suite d'un pareil supplice.

Elle regarda les flots autour d'elle et se dressa sans réfléchir pour s'y jeter.

La mer était assez calme, et elle lui paraissait comme un grand lincol mouvant dans lequel elle pouvait s'endormir.

Mais soudain, elle poussa un cri !

A trente mètres environ, entre deux eaux, elle voyait nettement passer rapide un long cylindre de métal.

Elle eut aussitôt l'impression que cela devait être une torpille.

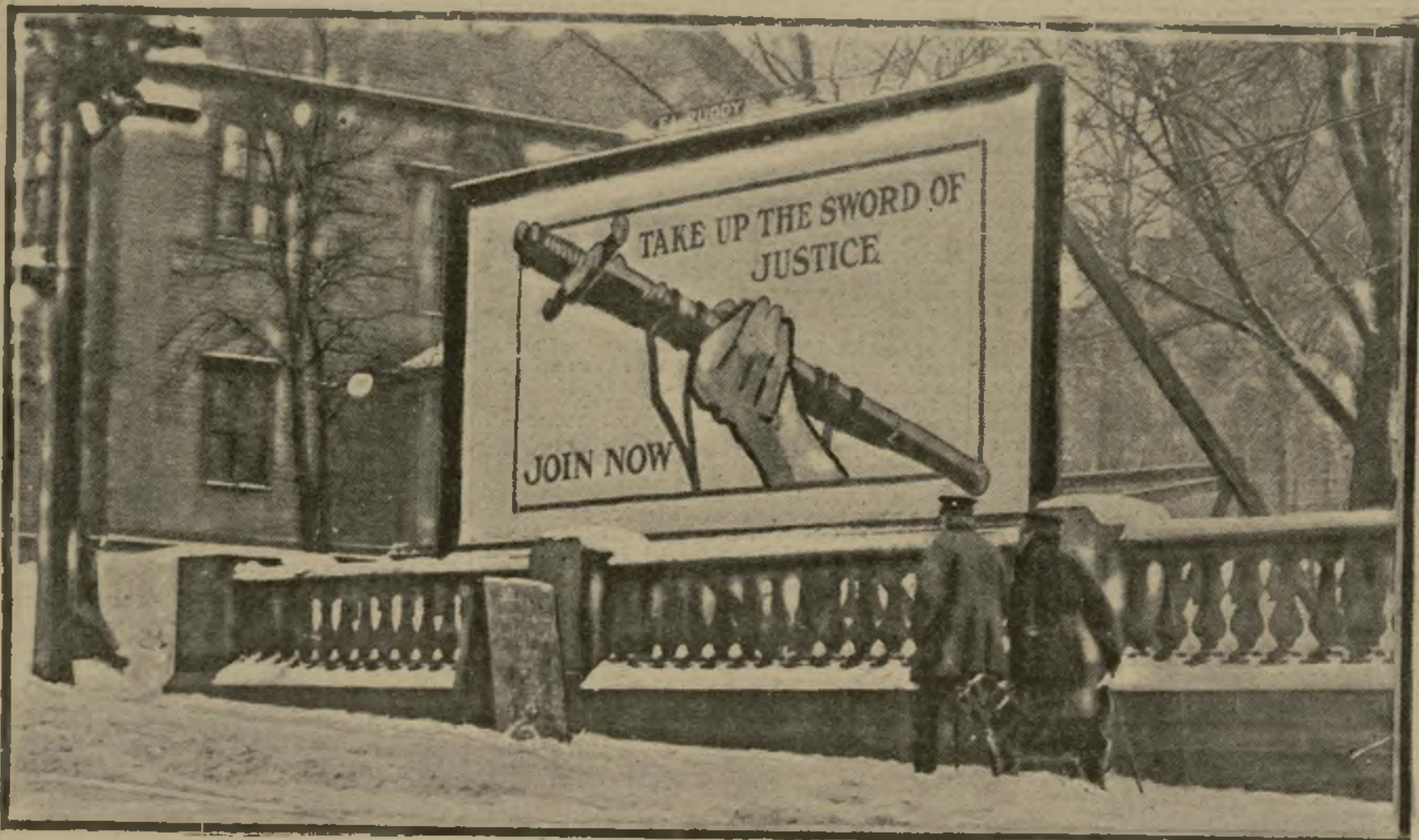
(A suivre.)

LE PRINCE HENRI FAIT L'EXERCICE A ETON



Le prince Henri, un des fils du roi d'Angleterre, élève du collège d'Eton, s'exerce quotidiennement avec ses camarades, sous les ordres de sous-officiers. Après le maniement d'armes, les jeunes étudiants font de longues marches militaires.

LES AFFICHES DE GUERRE AU CANADA



On connaît les éloquentes affiches des Anglais pour appeler les citoyens à la guerre. Les Canadiens ont, eux aussi, dressé dans les rues et sur les places des symboles parlants comme celui-ci : « Prenez en main le glaive de la justice et engagez-vous. »